

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

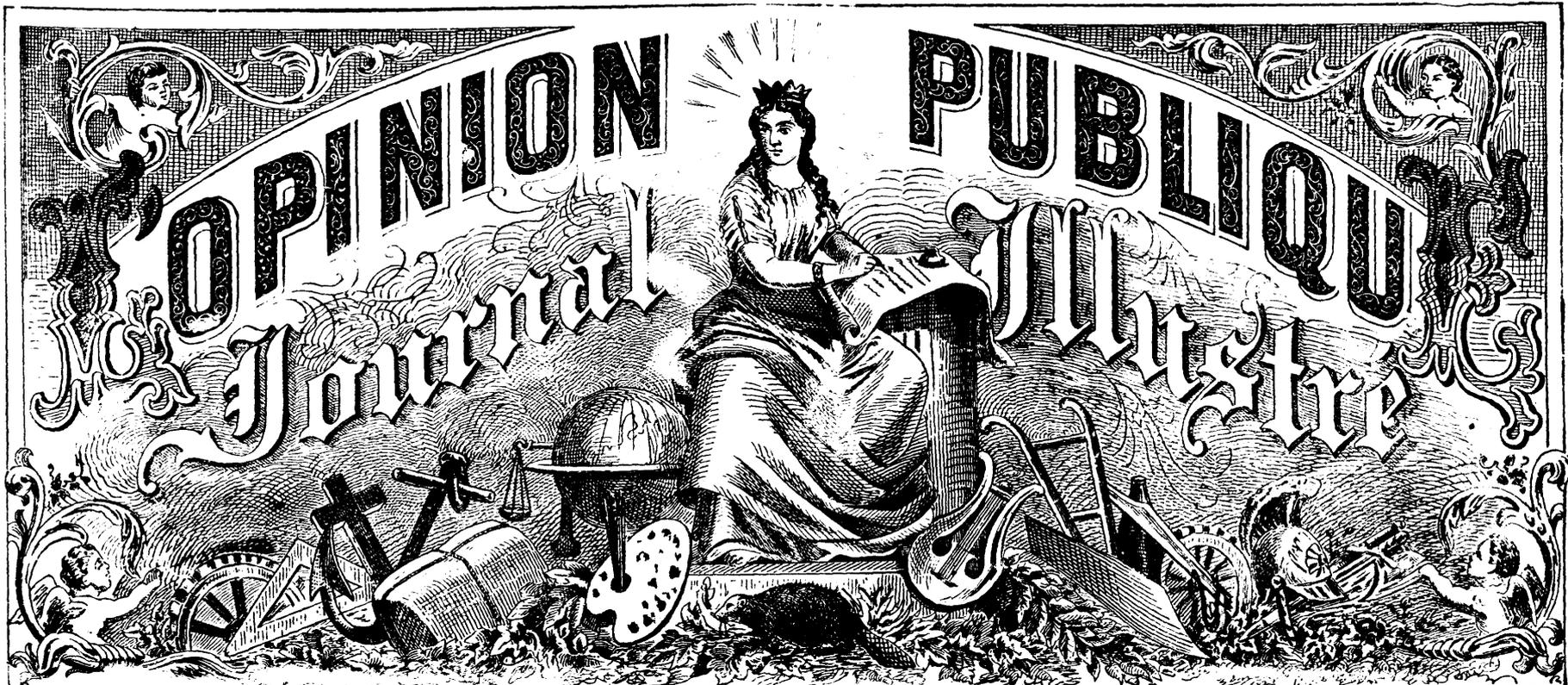
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



Vol. II.—No. 4.

MONTREAL, JEUDI, 26 JANVIER, 1871.

ABONNEMENT, \$3.00.  
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

LA JEUNESSE ET LES LIVRES.

On dit que le jeune Canadien est paresseux d'esprit, que, son cours d'études une fois terminé, il ne songe qu'à vivre modestement sur son petit patrimoine collégial, et se livre mollement au *far niente* littéraire: absolument comme ces braves gens qui jouissant d'une certaine aisance suffisante pour les initier à des entreprises plus considérables, abandonnent les affaires et vivent, le reste de leurs jours, sur le capital amassé dont les enfants ne bénéficieront pas et encore bien moins le pays. Eux, et après eux le déluge.

*Voilà ce que l'on dit, et que dis-je autre chose?*

Toute vérité n'est pas plaisante à dire, mais il est de ces vérités qu'il faut de toute nécessité approfondir—et celle-ci en est une. Oui, la jeunesse canadienne est apathique pour tout ce qui regarde les sciences utiles, la vraie littérature. On n'étudie pas assez, ce sera notre malheur. Dans quelques années surtout nous comprendrons notre tort. Car si nous n'étudions pas, nos voisins peut-être étudient. Faudra-t-il donc attendre qu'ils nous confondent pour secouer notre nonchalance? Est-il donc écrit quelque part que seul l'aiguillon des connaissances et du savoir de l'étranger pourra nous réveiller et nous faire marcher de l'avant? Comment! Les fils dégèneront-ils assez pour ignorer ce qu'ont fait leurs pères ou ne l'apprendront-ils que pour dédaigner leur noble exemple? A nous voir pourtant, on dirait que la gloire qui entoure le nom du père peut suffire à illustrer toutes les générations futures. Erreur. Le nom de nos aïeux est un trésor pour nous, et un trésor n'a de valeur qu'en autant qu'on sait en faire un usage utile. Quel usage faisons-nous de ce trésor héréditaire de courage, de travail? Dois-je le dire? Bien loin de le faire profiter, nous le gaspillons. Il en est de ces jeunes gens soi-disant instruits qui savent à peine comment nous est venu notre précieux héritage, quel fut le Canada autrefois et ce qu'il est vraiment aujourd'hui. Tout ce qui sont l'histoire, les recherches ardues pour arracher au passé ses secrets importants, semble répugner. Et si tel est le cas pour l'histoire de son pays, il ne faut pas s'étonner qu'on place parfois St. Pétersbourg en Chine et Constantinople en Norvège. L'histoire du monde à toutes ses époques... la philosophie... les mille et une notions utiles à tous les états que l'homme est susceptible d'embrasser..... Ah mon Dieu, n'en parlons pas! La profession que l'on choisit, la loi, la médecine... disons seulement qu'on en apprend le plus souvent juste ce qu'il faut pour satisfaire aux exigences d'un examen, et taisons le reste.

Il sied mal peut-être à moi de tenir ce langage. Mais lorsque nous cheminons ensemble sur un pavé glissant où nous sommes tous également exposés à chanceler et à tomber, il est permis d'offrir son bras, de prévenir son voisin d'un mauvais pas, de s'entraider.

Mes amis, notre pays a été un pays fortuné. Nous devons en rendre grâce à Dieu. Nous avons échappé plus d'une fois, par des circonstances toutes providentielles, à des événements qui auraient pu bouleverser notre chère colonie de fond en comble. Sauf quelques petites misères, nous avons été heureux sous les divers gouvernements qui nous ont régi depuis l'époque où Jacques-Cartier mit le pied sur les rives du St. Laurent jusqu'à ce moment.

Annibal, envers lequel la victoire se montrait sans cesse prodigue de ses lauriers, avait un jour à franchir les Alpes à la tête de ses troupes, et celles-ci découragées par la perspective des fatigues à surmonter, refusaient presque d'avancer. Alors, le fameux général, du sommet de ces montagnes couvertes de neiges éternelles, leur indiqua dans le lointain la terre qu'elles devaient atteindre et la leur peignit si belle qu'aussitôt elles sentirent renaitre le courage dans leurs âmes et

se remirent en marche alertes et joyeuses. Mais avant d'arriver à cette terre promise, il fallut séjourner à Capoue. Les troupes se désorganisèrent, se livrèrent aux plaisirs de toutes sortes, et lorsque le temps fut venu de dire adieu à ces murs enchantés, Annibal comprit, mais trop tard, que les délices de Capoue avaient abruti ses soldats.

Lors de la conquête du pays par l'Angleterre, nos pères furent pris d'une espèce de découragement. L'avenir leur apparaissait sombre et chargé de malheurs. Personne ne sait ce qu'ils auraient fait si en 1791, vingt-huit ans après le traité de Versailles, la proclamation d'une constitution libre n'était venue ranimer leur courage défaillant et faire luire sur leur cœur brisé un rayon d'espérance.

Pitt, pénétré des sentiments de Lord Grenville à notre égard, rendit la vie à la nationalité canadienne en lui permettant le libre exercice de ses droits politiques.

—« Canadiens, voici la liberté, le champ est ouvert, comprenez vos intérêts, libre à vous d'y entrer! »—

Et la nationalité canadienne reprit sa marche triomphante vers un avenir souriant.

Se trouvera-t-il une Capoue sur notre chemin? jusqu'à aujourd'hui rien n'a entravé notre marche. Partout, et dans toutes les carrières, les Canadiens se sont distingués. Le clergé, le barreau, la médecine, le commerce, l'industrie, les arts ont trouvé en eux des instruments habiles. Or si noblesse oblige, un passé aussi glorieux doit obliger. Quel malheur ne serait-ce pas que les délices d'une nouvelle Capoue vissent arrêter cet élan magnanime. Chassons donc l'apathie qui nous gagne insensiblement et qui prend de jour en jour des proportions si redoutables.

La jeunesse canadienne est apathique. D'où vient cette apathie? Dans deux articles publiés dernièrement dans les colonnes de ce journal, un inconnu et M. Oscar Dunn ont donné quelques unes de ses causes, chacun dans leur sens. Le premier prétend que nous sommes trop routiniers en fait de littérature et que dans la culture de notre intelligence, nous supprimons le travail du jugement pour n'exploiter que la mémoire.

Il trouve que l'uniformité de l'enseignement produit l'uniformité d'opinion, et arrête l'initiative.

Comment expliquer alors le peu d'entente qui existe parmi nous? Comment se fait-il que sur le grand nombre de nos sociétés littéraires aucune ne reçoit le concours unanime de cette même jeunesse sortie de nos grandes usines scientifiques? Il semblerait au contraire que si les jeunes gens étaient pénétrés des mêmes opinions en sortant du collège, les uns ne prendraient pas le chemin de l'Union Catholique, les autres celui de l'Institut Canadien, le gouvernement n'aurait pas ses partisans et ses ennemis. Loin de pêcher par uniformité d'opinions, nous pêchons plutôt par diversité d'opinions. Tellement, que le jour même de notre fête nationale où nous devrions tous nous ranger sous le même drapeau, la moitié de la jeunesse canadienne française rit des sentiments de patriotisme dont l'autre moitié fait preuve.

Le second soutient que notre paresse d'esprit n'est pas engendrée par la méthode d'enseignement suivie dans nos institutions, mais par la suffisance. Au lieu de se juger, chacun se compare et croit en savoir assez dès lors qu'il est au niveau des connaissances de son entourage. Tout en reconnaissant la justesse de cette considération, je me permettrai d'ajouter qu'une autre grande cause, sinon la plus grande, de notre abrutissement intellectuel, c'est la lecture des ouvrages de sciences ou de littérature dont les doctrines sont perverses ou douteuses. C'est la lecture de ces ouvrages, c'est la lecture du mauvais roman surtout qui cause de si effroyables ravages sur l'intelligence de la jeunesse. Le mauvais livre,

de quel mal, en effet, n'est il pas la cause? « Il n'y a pas de poison plus subtil, ni plus dangereux que le mauvais livre, disait un de nos écrivains distingués. Poison dangereux, parce qu'il sourit à notre imagination et qu'il flatte nos sens; poison subtil, parce qu'il remue et pénètre à la fois l'âme et le corps qu'il tue tous deux. » Ces funestes élocutions détonnent l'esprit du bien pour le lancer vers le mal, pour le plonger dans l'erreur et le doute, attaquent le cœur pour en bannir les sentiments nobles, et frappent l'imagination pour la pervertir et la rendre incapable de grandes pensées. L'homme a été doué de l'intelligence pour la cultiver, et ce n'est pas en la nourrissant de choses futiles, fausses et même impossibles qu'il atteint le but que Dieu lui a fixé. Jamais la basse intrigue, le tableau charnel, le sophisme, le blasphème ne devraient occuper cette noble faculté. Et cependant entrons dans l'humble mansarde du prolétaire ou dans le cabinet de travail de l'étudiant fashionable et nous y verrons ici soigneusement cachées, là pompeusement étalées, les œuvres de J. J. Rousseau, de Voltaire, d'Engèle Sue, de Paul de Kock, de George Sand, de Frédéric Soulié. Rares seront les livres où l'on apprend à penser sainement, à se récréer honnêtement, à acquérir un fond de connaissances solides et utiles, ou s'ils sont nombreux, ce qui peut arriver, ce qui arrive même, rarement nous surprendrons leur possesseur à les méditer.

Voilà un fait que personne n'ignore. Nous avons l'amour de la lecture, mais cet amour se borne à la lecture de productions légères. Notre esprit est absorbé dans cet atmosphère fétide et ne voit rien au delà des nuages où il aime à se bercer mollement. Par conséquent l'esprit s'engourdit, s'abrutit et ne produit dans le besoin qu'un *ridiculus mus*. Je dis dans le besoin, car le plus souvent on se contente de la modeste gestion de ses affaires quotidiennes. L'ambition, la louable ambition du succès par le travail n'est pas le faible des admirateurs passionnés des trois mousquetaires, du vicomte de Bragelone et du marquis de Carabas. Leur programme se résume la plupart du temps à ceci: les affaires, tant bien que mal; ensuite une veillée à la pension pour se délasser; par ci par là une *cuite*, comme on l'appelait sous le beau ciel d'Italie, ça chasse le diable-bleu; puis une course, une promenade à deux ou plus, à l'heure

*Où la Reine des nuits règne sur la nature;*

et enfin la lecture d'une page quelconque, selon les dispositions du moment.

En présence de telles occupations, avouons que ces messieurs n'ont pas le temps d'étudier les graves questions d'économie sociale et politique, et de se préparer à prendre en main un jour ou l'autre les rênes du gouvernement. Ils n'y prétendent pas, la majorité au moins, et je le crois bien. Que leur fait à eux que la boutique soit en ordre ou non, que les choses aillent de travers ou de long, pourvu qu'ils s'amuse. Pourquoi se marteler le cerveau, se bourrer l'esprit de si vastes connaissances? En Canada, la Providence

*Aux plus petits oiseaux procure la pâture*

*Mais sa bonté s'arrête à la littérature.* [Gilbert]

La littérature ne paie pas, c'est vrai. Prenons-nous aussi les moyens de lui assurer une existence honorable, et sera-ce en  *Jérémiant*  tous ensemble à l'unisson sur son triste sort que nous la placerons au rang qu'elle devrait occuper? Je ne prétends pas le moins du monde que nous cherchions à vivre des lettres. Je dis seulement que nous devons cultiver nos facultés intellectuelles pour notre plus grand bien et le plus grand avantage de la société au milieu de laquelle nous vivons, et que nous ne devrions jamais craindre d'en savoir trop—n'en déplaise à l'école de Socrate qui apprenait aux anciens à se contenter de peu. Priver son intelligence de culture, c'est la

vertu des moutons; il convient à l'homme d'élever son esprit, par des voies justes et légitimes, sans dépasser les bornes prescrites par la sagesse et l'équité. Au lieu donc de nous croiser les bras, de nous livrer à la douce flânerie, travaillons à la culture de notre jardin littéraire : c'est le temps de semer, si nous voulons moissonner plus tard. Comme il arrive parfois, ne disons pas, pour nos raisons, que le temps nous fait défaut. Car on nous conseillera de ne pas abuser des douceurs du calumet, de ne pas arpenter inutilement les boulevards ou de modérer un peu notre affection pour le billard et les tabagies.

J'ai avancé plus haut que les mauvais livres étaient une des grandes causes de notre abrutissement intellectuel, et je le maintiens. Il existe deux classes de lecteurs de romans. Dans la première classe, le lecteur n'est pas scrupuleux; pour lui, il ne connaît pas de livres précisément mauvais; du moins chez lui ils ne produisent pas ces effets désastreux que l'on remarque dans les autres; il est catholique, beau dommage, il se croit instruit et il conclut que si dans ses lectures il rencontre des sophismes, des erreurs, des sarcasmes impies, il est en état de les réfuter, de les distinguer, de les mépriser; ce qu'il oublie quelquefois de faire. Il adore l'intrigue, les coups de théâtre, les scènes à sensations, et il s'y attache avec une passion digne d'une meilleure cause. Dans la seconde classe, le lecteur semble encore novice dans le genre; il est léger de caractère; on lui a raconté un soir un drame du Paris coquet et élégant; il a trouvé ça beau, il a acheté le volume, il l'a lu et depuis lors, par passe-temps, en guise de récréation, il lit le premier feuilleton qui lui tombe sous la main. Tous deux, ils désirent connaître le pour et le contre des controverses en philosophie, tous deux, ils aiment à juger par eux-mêmes de la moralité d'un ouvrage. La barrière de l'Index ne les arrête pas, ils sautent par-dessus comme ils sautent par-dessus bien d'autres choses. Or, pour connaître le *pro et contra*, sans nécessité aucune, ils jettent le désordre dans leurs idées, et pour s'assurer de la présence du vice et de l'infamie dans telle ou telle page, ils la dévorent et révoltent leurs sens. Comme si par hasard pour sentir le venin de l'erreur, il était plus nécessaire de s'abreuver aux objections ridicules, futiles, aux railleries mordantes contre la religion, aux doutes, aux plates plaisanteries, aux peintures sensuelles du sophiste et du libertin, qu'il n'est nécessaire de boire le poison pour en connaître ses qualités destructives. L'auteur serait-il un génie, posséderait-il au suprême degré tous les artifices du raisonnement, tous les fils qui remuent les passions, tous les secrets du style, s'il pense faux, s'il parle corruption, ce n'est pas un philosophe ni un moraliste et partant il est indigne de l'attention de qui que ce soit. Quand on lit, on doit chercher la vérité et la vertu, et dans les livres que j'attaque, la raison ne trouve d'aliment que sophisme et mensonge, le cœur que licence et dépravation.

Les funestes effets de ces lectures défendues se font sentir de nos jours plus que jamais, quoique les mauvais livres aient été la plaie de toutes les époques. Que de fois ne vous est-il pas arrivé de faire la connaissance d'un jeune homme rempli de sentiments nobles et élevés, de talents brillants, plein de vigueur et d'avenir; puis de le perdre de vue pendant quelques années, et de le retrouver ensuite se traînant à peine et étalant aux yeux du public déçu les travers de son cœur perverti et sa complète incapacité? Ce changement subit, cet abrutissement, c'est l'œuvre du mauvais livre. Ce qui a perdu ce jeune homme, c'est cet autre miel d'Héraclée dont il est parlé dans les œuvres de St. François de Sales, miel aux apparences magnifiques, mais poison subtil. Il a d'abord approché ses lèvres de la coupe enchanteresse. Le miel lui a paru délicieux, il s'en est abreuvé, le poison s'est infiltré dans ses veines et l'a réduit à n'être désormais qu'une nullité. Nullité, je n'en suis pas sûr. Il pourrait advenir qu'il se distingue à la façon d'un héros de roman. Qui nous dit qu'un de ces quatre matins, il n'ira pas, triste victime de l'amour, se précipiter du haut d'une falaise escarpée dans l'abîme des mers.

Mais quelle est donc au fond la valeur du roman que l'on choisit tant? J'en ouvre un au hasard. Qu'y vois-je? Une corde, du poison, un pistolet, un groupe de pantins que ces trois ficelles agitent jusqu'à ce que mort s'en suive; une Astarbé, les fils de Bacchus, qui, au milieu des vapeurs d'un estaminet sèment dans l'ivresse ce qu'en dépit du romancier ils moissonneront dans les pleurs; les adorateurs et les courtisans d'une Vénus échevelée... et puis encore un pistolet, une corde et du poison. Tous les vices y figurent et font bonne contenance au côté de la vertu piteuse et délaissée; si la vertu triomphe, le vice trouve une excuse; le déshonneur revêt un manteau brillant qui le montre tout autre qu'il n'est en réalité, au point que le bout de l'oreille de l'âne dépasse à peine. En un mot, c'est un tissu d'aventures impossibles, fruit du caprice d'une imagination en délire. « Je trouve dans les fictions Voltairiennes, dit un savant lecteur, tout ce qu'il y a dans l'univers de misères et de vices, de méchancetés et de faiblesses, de bassesse et d'ignominie. » Tel est le contenu d'un seul volume. Vous pouvez sans crainte, suivant le vieux proverbe, *ab uno disce omnes*.

Et voilà la source où malheureusement une certaine partie de notre jeunesse se désaltère nonobstant l'uniformité de l'enseignement religieux qu'elle vient de recevoir au collège! En vain la Religion qui nous éclaire dans le choix de nos études, lui en défend l'accès et lui trace la route à suivre; en vain La Bruyère lui répète: « Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle

pour juger de l'ouvrage, il est bon et fait de main de maître; » en vain le chantre d'Héloïse lui avoue de son chef que la jeune fille qui aura le malheur de lire ses écrits est une fille perdue, que jamais fille chaste n'a lu de romans; en vain Diderot lui-même vient en sa présence arracher des mains de sa fille un de ses propres ouvrages en la réprimandant et lui défendant strictement d'en prendre de semblables dans la suite; en vain elle entend Jules Janin, romancier de première force, dire à son cousin Constant Janin, encore élève de philosophie: « Prenez donc bien garde de tomber dans ces abîmes, imprudent que vous êtes! Ne lisez ni moi, ni les autres. Ne lisez pas un livre des romanciers de ce siècle; je n'en connais pas deux qui méritent les regards honnêtes d'un brave jeune homme qui a conservé la piété, la pudeur, les chastes enivrements de ses dix-huit ans! » En vain ces voix l'avertissent qu'elle longe un précipice. Elle ne s'arrête pas.

Les mauvais livres, fleurs trompeuses, sont donc dangereux malgré les charmes qu'ils prodiguent à leurs admirateurs. Il y a dans l'Inde, remarque M. W. Marchand, dans une de ses lectures, suivant le rapport de certains voyageurs, un arbre majestueux, au feuillage vert et épais, que les rayons du soleil ne peuvent pénétrer et qui projette au loin son ombre. Les fruits de cet arbre ressemblent à une pomme rouge et vermeille. Il est séduisant à l'œil et tentant pour le goût. Eh bien! qu'un voyageur fatigué d'une longue route, vicine se reposer sous l'ombrage de cet arbre qui invite au sommeil, et il ne se réveillera plus; qu'un pèlerin, brûlé par la soif, goûte seulement de ce fruit, et il tombera comme frappé de la foudre. Cet arbre au vaste ombrage, au fruit vermeil, est le *mancenillier* des forêts de l'Inde. Le mancenillier de la civilisation, le véritable bourreau des peuples, qui marche triomphant au grand jour, qui tue le père avec le fils, la mère avec la fille, quel est-il? Le roman immoral.

Vous avez vu les effets des mauvais livres, vous connaissez l'usage qui s'en fait, n'avais-je pas raison de dire que notre apathie pour les études sérieuses, utiles, honnêtes, notre abrutissement intellectuel, notre manque d'énergie peuvent provenir de notre contact avec eux? Jeunes gens, mes amis, bannissons ces livres des rayons de nos bibliothèques. Lisons, oui, lisons beaucoup. Mais n'accordons plus désormais à Voltaire l'honneur de s'asseoir au côté de Balmès, Renan au côté de Mgr. de Ségur, Havin au côté de Veillot, Dumas au côté de DeVoile, Musset au côté de Corneille. Que les écrivains de la trempe d'Eugène Sue deviennent l'objet de notre plus profond mépris. C'est le moyen d'être ce qu'ont été nos pères, le moyen de sortir de notre abrutissement, le moyen de faire honneur à notre nationalité, le moyen de conserver à la grande famille canadienne le rang élevé qu'elle a toujours honorablement occupé.

ALPHONSE BELLEMARE.

## LE CARNAVAL.

Te voilà donc revenu, bien revenu, gentil carnaval. Qu'as-tu fait, loin de nous, durant ta longue absence? Des heureux, n'est-ce pas? As-tu noué de doux liens entre les jeunes cœurs qui prennent le chemin de l'amour pour étudier la vie?.... Mais te voilà, sois le bien venu, et trêve de questions sur le passé.

Que nous apportes-tu, cette fois, gentil carnaval? Beaucoup de bals, sans doute? Des danses et des ris, et de gais propos, de doux regards, et de tendres promesses, et des songes délicieux, et des rêves sans fin!.... Quel malheur qu'il faille pour te plaire, et jouir de tes bienfaits, passer des nuits sans sommeil, et des lendemains agités et fiévreux....

Mais, ne sois pas inquiet, gentil carnaval. Tes fidèles ne t'abandonneront point. Oh! ils se moquent bien du sommeil, va. Donne-leur des valse et des polkas, des quadrilles et des lanciers;—que la salle soit brillante;—que des milliers de lustres y étincellent;—que l'orchestre soit animé, nerveux, emporté, infatigable,—et ils te suivront pas à pas. Ils iront partout où tu les mèneras, partout où l'on danse, partout où l'on rit, partout où l'on aime, partout où l'on nargue le sommeil, partout où règne le masque de la gaieté, du plaisir et de la folie.

Dis-moi, gentil carnaval,—à combien de jeunes beautés vas-tu donner, cette année, les passeports de la vogue? Combien de jeunes talents chorégraphiques vont faire leur première entrée sur la scène? Car la jeunesse grandit avec une étonnante rapidité,—et tel qui, l'an dernier, se fut contenté, pour sa fête, d'un modeste bal d'enfants, croira cette année avoir perdu son temps s'il n'a, durant la semaine, valsé sept fois au moins avec la plus jolie fille à marier du canton.

Et la jeunesse, côté des mères. Oh! elle va vite, elle aussi, la jeune fille. D'un bond, elle franchit l'espace qui sépare l'enfance de l'adolescence, et la voilà, courant les bals des bonnes amies de sa maman, heureuse d'accrocher à son tour tous les beaux partenaires dont ses sœurs plus âgées ont tant de fois vanté les charmes et prôné les galanteries.

Il faut pourtant que je t'adresse un reproche, gentil carnaval. Tous les ans, sous ton règne, on voit se multiplier le nombre des coquettes sans foi ni loi, qui frappent à toutes les portes, s'attaquant à tous les cœurs, comme un chasseur qui courrait tous les lièvres à la fois. Est-ce que cela est tolérable, voyons? Le pire est, vois-tu, gentil carnaval, que des cœurs sans défiance se laissent prendre à leurs pièges, et qu'ils n'en sortent que déchirés, meurtris et ensanglantés.... Mais tu me réponds qu'il en a toujours été ainsi, n'est-ce pas? et tu as raison; car je le comprends, bel ami, pour chasser la coquetterie des salons d'ici-bas, il faudrait d'abord en expulser toutes les femmes, ce qui serait bien désagréable. Enfin.... n'en parlons plus.

C'est sans doute en des temps comme celui-ci que le poète a pu dire :

La femme est un animal  
Original,  
Qui tous les jours bien ou mal,  
S'habille  
Babile  
Et se déshabille

Et que diable voulez-vous que fasse de plus la femme élégante, lancée dans le monde de toute vapeur? Chaque soir amène son bal, comme chaque jour amène sa peine; et si l'on peut dire de l'homme qu'il pêche sept fois par jour, on peut, avec autant de raison, dire de la femme qu'elle valse sept fois par nuit. Heureuse encore si elle n'est invitée qu'à un seul endroit pour la même soirée. Je connais des jeunes gens qui vont à deux ou trois bals tous les soirs. Certes, je les en félicite. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir ce courage et cette vertu. Mais les héros sont rares, chacun sait cela.

Pourtant je redoute toujours la séduction de l'entraînement pour les bonnes amies de ces jeunes gens à l'âme grande et énergique, au cœur ferme comme le roc de nos Laurentides, aux jarrets toujours prêts pour la danse et la pirouette. J'ai peur que nos jeunes filles, dignes héroïnes de ces héros, finissent par trouver ennuyeuse et insupportable de n'afficher leurs épaules et leurs minois chiffonnés que sur un seul théâtre par nuit. Qui sait? un jour viendra peut-être où il faudra à nos sœurs ou à nos filles une demi-douzaine de bals tous les soirs pour les raccommoier avec l'existence. Quelle révolution s'opèrera alors dans les relations sociales....

L'avenir est sombre, pauvres mères de familles; et je crains que vous finissiez par vous déshabiller entièrement du sommeil, comme lady Macbeth.

Etes-vous joli garçon, ami lecteur? Etes-vous beau danseur? Valsez-vous comme un personnage des romans d'Arsonne Houssaye? Savez-vous durant le danse, glisser à l'oreille d'une riche héritière, de ces mots tendres et parsemés qui vont droit au plus profond du cœur des jeunes filles?

« Une riche héritière!.... comme un coup de clairon réveille des centaines de soldats endormis, et les fait courir aux armes, ainsi ce mot sonore réveille en sursaut mille coquetteries qui se jettent à la curée. »

Ce n'est pas le goût des riches héritières qui vous manque, n'est-ce pas, amis lecteurs? c'est le courage, c'est la bravoure, c'est l'audace pour voler à l'assaut de ce redoutable bastion.

Vous craignez, lecteur, vous avez peur. Il vous reste au fond du cœur un germe de timidité, et cela nuit à vos moyens de fascination.

Ah! la timidité, mon cher, vilaine chose, très-vilaine chose. Il faut chasser cela.

C'est l'ivraie qui empêche le bon grain de prendre tout son développement. Soyez fat, plutôt, mon cher. Le fat est redoutable, et c'est peut-être pour cela qu'il fascine la femme. « Il est plus facile d'affronter vingt pièces de canons chargées à mitraille que dix faits qui chuchotent et ricanent. »

Mais vous me direz peut-être avec des Essarts,—qu'aujourd'hui, toutes les filles à marier ont une expérience qui fait frémir. Elle connaissent l'artillerie du regard; elles causent comme des femmes mariées, se déguisent plutôt qu'elles ne s'habillent, et trouvent moyen de lire About et Feydeau.

Ah! mon cher, vous pourriez me dire cela, et bien d'autres choses encore. Je connais les jeunes filles de mon temps. Elles promettent. Que voulez-vous? Elles sont telles qu'on les forme, telles qu'on les élève. Elles ont des pères et des mères qui, la plupart du temps, s'inquiètent de leur lecture et du reste, comme je m'occupe du taicoun du Japon. Pourquoi ne liraient-elles ni About ni Feydeau, lorsqu'elles les ont constamment sous la main?

Si l'on faisait ici comme chez les Liapes, où les gens du peuple qui donnent pour une femme environ une dizaine de chelins, ont tellement hâte de recevoir le prix de cette vente, qu'ils n'hésitent point à fiancer leurs filles dès le berceau. A douze ans, elles sont presque toutes mariées.

—Diable, diable, mais c'est un peu bien jeune, cela, douze ans!...

—C'est jeune, oui, je ne suis pas tenté de dire le contraire. Mass aussi, il faudrait être poursuivi par le guignon, si en épousant une petite demoiselle de douze ans, on s'apercevait qu'on est tombé sur une lectrice assidue de la *Fanny* de Feydeau.

Du reste, soyez tranquille, ami lecteur. Ce n'est point cette expérience de la jeune fille qui fera crouler vos petits projets, si vous êtes joli garçon, si vous êtes mis d'une façon irréprochable, si vous savez dire de jolis rien et d'agréables frivolités. Il y a un proverbe serbe qui dit avec l'imper-tinence que l'on connaît aux proverbes, que les femmes ont la chevelure longue et le jugement court. Et bien! supposez pour un instant que ce proverbe n'a pas tout à fait tort, que feriez-vous? Vous feriez le fat auprès d'elles, n'est-ce pas? Faites, mon cher, faites, et vous m'en direz des nouvelles.

Le grand Shakspeare n'a-t-il pas dit :  
*Woman, thy name is Frailty.*

C. T.

## L'AVANTAGE QU'IL Y A DE SE BATTRE AVEC UN PRINCE.

Il y a environ cinq ans, le Prince Alfred était aspirant de marine à bord d'un bâtiment de guerre. Ce bâtiment était dans le port d'Halifax. A bord du même navire, il y avait un mousse du nom de Greene que le prince n'aimait pas. Un jour Greene se trouve insulté de quelques propos du Prince et lui dit que s'il n'était pas membre de la famille royale, il lui ferait payer cher ses injures. Le prince lui répliqua que sa qualité ne faisait rien et voilà les deux jeunes gens qui commencent à se battre au grand amusement des marins. Greene fut parfaitement rossé et, pour comble de malheur, le capitaine lui fit mettre les fers aux pieds et aux mains. En apprenant cela, le Prince alla trouver le commandant et lui dit que Greene ayant été puni, il devait l'être aussi. Le capitaine ne voulut pas faire cesser la punition de Greene et le Prince Alfred écrivit à la Reine Victoria et lui raconta tout l'affaire. Greene s'en trouva fort bien, car la reine le fit officier. Elle lui écrivit que les qualités qu'il avait montrées dans sa rencontre avec le Prince l'avaient induite à penser qu'il ferait un bon officier. Tout est bien qui finit bien.

## REVUE ÉTRANGÈRE.

Bourbaki, Chansy et Faidherbe ont passé la semaine à traiter, poursuivis par les prussiens.

Bourbaki à la suite de deux jours de combat, avait traversé Lissane à six milles au-dessous de Belfort, dans le but de faire lever le siège de cette ville.

Von Wœrder ayant reçu des renforts, une grande bataille a eu lieu et s'est terminée par une défaite complète des français.

Les pertes des allemands dans les trois batailles est de 4,200 tandis que les pertes des français s'élèvent à 7,800. Les allemands n'ont pas pris de canons, mais quelques prisonniers seulement.

Chansy battu et malade devra bientôt céder sa place à un autre général, on dit que Gambetta a demandé au général Paladines de reprendre le commandement de l'armée de la Loire.

Au nord, les avant garde de l'armée Faidherbe ont été repoussées de Beauvais à St. Quentin avec la perte de 500 prisonniers blessés et d'un canon.

Le général Von Gioben a attaqué Faidherbe. Après un combat acharné de quatre heures il l'a repoussé de toutes ses positions et de St. Quentin.

L'Empereur Guillaume télégraphie ce qui suit à la Reine Augusta :

Versailles, 19.—L'armée du Nord a été défaite aujourd'hui devant St. Quentin. Quatre mille prisonniers blessés et deux canons ont été capturés.

Signé, GUILLAUME.

Pendant que les armées françaises battues retraitsaient par tout, Guillaume se faisait proclamer empereur d'Allemagne sous les murs de Paris au milieu de grandes ovations et d'un déploiement de félicitations extraordinaires. Le bombardement de Paris a été continué avec énergie. Tous les jours de nouvelles batteries sont dressées par les prussiens pour battre en brèche tous les points à la fois.

Le 16, une sortie fut faite par Trochu, mais après deux heures de combat entre les forts de l'Est et d'Aubervilliers les français furent repoussés.

Il paraît y avoir eu après cette sortie un armistice de deux heures dans le but, dit-on, de discuter les conditions d'un traité de paix. Mais les négociations ont échoué, car depuis le 18 le bombardement a recommencé avec plus de vigueur et d'effet que jamais.

Une dépêche spéciale au *World*, de Versailles, le 19, mande qu'une sortie a eu lieu le 16, et que les français après deux heures de combats entre les forts de l'Est et d'Aubervilliers, furent repoussés.

Les pertes ont été nombreuses des deux côtés. Le bombardement des redoutes de St. Denis et d'Aubervilliers est commencé.

Les batteries de Meudon ont été avancées et font feu sur le fort d'Issy, conjointement avec celles de St. Cloud. Elles ont fait une large brèche dans le mur de pierre et quelques unes des embrasures ont été ébranlées par les débris.

Hier soir—Des batteries placées dans la direction de Montar et d'Issy réduiront bientôt ce dernier fort, en un monceau de ruines.

Les français érigent de nouvelles batteries en face du Mont-Valérien.

Les batteries bavaroises, wurtembourgeoises et saxonnes ont bombardé durant toute la nuit dernière le front, au nord, à l'est et au sud-est. Les forts ne répliquaient que rarement.

Versailles, 20.—Hier soir les prussiens ont envoyé des patrouilles dans les retranchements communiquant entre les forts d'Issy et Vanvres sans rencontrer de résistance.

On a trouvé le fort d'Issy désert. Les patrouilles ayant découvert des mines et des torpilles retraitsaient.

Londres, 20, 4h p.m.—Les Français ont fait une sortie du Mont-Valérien hier midi, et le combat dura jusqu'à la nuit tombante.

Cette sortie faite par quarante bataillons à l'ouest du Fort Valérien n'a eu que peu de résultat.

Trochu a demandé un armistice, ce qui lui fut refusé. Les avant-postes prussiens furent cependant autorisés à suspendre temporairement les hostilités pour permettre aux français de recueillir leurs morts.

Trochu a déclaré qu'il ferait des sorties tous les jours, tant que le siège de Paris durerait. Evidemment on comprend des deux côtés qu'il faut arriver à une conclusion quelque terrible qu'elle soit. Pour les Prussiens décimés par la maladie, le froid et les sorties, menacés sans cesse par les armées qui se forment pour secourir Paris, comme pour les Parisiens affamés, il faut un dénouement. Il y a maintenant vingt-cinq à trente batteries dressées contre Paris et les bombes déjà jettent la mort et l'incendie dans cette malheureuse ville.

Tous les jours des édifices sautent et brûlent et quinze à vingt personnes sont tuées dans leurs maisons, sur les places publiques. La population furieuse a voulu, la semaine dernière, sortir de Paris et se jeter sur les Prussiens, comme pour les dévorer. Hommes, femmes et enfants se préparent à se battre. Paris est un vaste camp où la colère et la vengeance grandissent de jour en jour. On a été même jusqu'à menacer le gouvernement, à lui reprocher l'inaction. On peut s'attendre à des scènes épouvantables, à des horreurs inconnues jusqu'à présent, si le bombardement de Paris continue. Et il va continuer : et Paris, après une lutte héroïque, sera probablement détruit, incendié. Comment la résistance pourra-t-elle durer lorsque les bombes prussiennes auront tout démoli, tout brûlé. Mais quel carnage avant que cela arrive ! Quel vaste tombeau pour les Prussiens comme pour les Français !

## ANGLETERRE.

La Conférence Européenne siège à Londres.

Il n'est pas vrai que les membres de la Conférence ont

signé les résolutions préliminaires déclarant que pas un seul pouvoir n'a le droit d'annuler un traité conclu conjointement par d'autres puissances.

On considère ce congrès comme une immense farce, calculée pour cacher au peuple le fait de l'humiliation de l'Angleterre devant la Russie.

L'opinion publique continue de s'agiter en Angleterre. La lutte dans le Parlement menace d'être chaude et on croit que le gouvernement ne pourra se maintenir qu'en sacrifiant quelques uns de ses membres, le ministre de la guerre en particulier. On va reprocher aux ministres de ne pas avoir soutenu l'honneur de l'Angleterre avec énergie et de ne pas avoir organisé l'armée et la marine d'une manière en rapport avec les circonstances critiques où se trouvent l'Europe.

M. Otway sous-secrétaire des affaires étrangères, a prononcé un discours hier soir en présence de ses commettants, dans lequel il passa en revue la politique étrangère de l'Angleterre. Dans le cours de ses remarques, il exprima la croyance que le nouveau ministre des Etats-Unis, M. Schenck, réglerait la question américaine.

## DERNIERS DÉTAILS SUR LA SORTIE DU 19.

La ligne de bataille s'étendait de Mombretoul à Lacelle, et les Français étaient au nombre de 160,000, appuyés par une puissante artillerie.

Trochu, dans son rapport de la bataille, dit " que le jour qui commença par des succès ne se termina pas de même ; l'ennemi, d'abord surpris, concentra son artillerie et son infanterie, et à 3 heures p.m., notre gauche retraitsait. Nous reprîmes l'offensive à la nuit tombante, mais nous ne pûmes maintenir nos positions. La bataille fut sanglante ; nous avons demandé un armistice."

L'insuccès de cette sortie a créé beaucoup d'émotion à Paris. C'était un effort désespéré et on croyait que Trochu percerait les lignes prussiennes. Les officiers français se sont battus comme des héros, ils ont tout fait pour entraîner les soldats à leur suite ; ils sont tombés en grand nombre à la tête de leurs troupes. Mais si l'on en croit certaines dépêches les soldats se battaient sans espoir. Trochu, lui-même, après la bataille communiqua au gouvernement l'opinion que le projet de percer les lignes ennemies n'était plus possible sans l'appui des armées de l'intérieur. Cette opinion aurait créé beaucoup d'excitation et de mécontentement à Paris. On aurait même destitué Trochu et on l'aurait ensuite rétabli dans son commandement. Hélas !

L. O. D.

## DES BRAVES.

Le comte de Néverlée vient de succomber glorieusement. Il y a 15 jours à peine, M. Néverlée enlevait en plein Saint-Cloud à la tête, de quelques hommes, une forte patrouille prussienne.

Le comte est tombé frappé d'une balle au côté, au combat de Villiers. Officier d'ordonnance du général Ducrot, il avait obtenu de se choisir une petite troupe d'élite parmi les hommes qu'il avait distingués, pour aller en avant et remplir les missions les plus périlleuses. Sur les cent quarante-trois hommes qu'il commandait avant hier, cinq seulement sont revenus ! Tous les autres se sont fait tuer autour de son corps qu'ils avaient juré de ne pas laisser à l'ennemi. Leur serment a été tenu.

Il est question d'établir une banque pour les comtés de Bagot, St. Hyacinthe et Rouville. Le capital de cette nouvelle institution monétaire sera de \$200,000.

JUSTICE.—Nous traduisons du *Bulletin*, de Galveston, une anecdote judiciaire assez curieuse.

La cour criminelle était ouverte. Un jour la séance du matin fut ajournée à midi jusqu'à 3 heures de l'après-midi. L'heure de la réouverture de la séance arriva et le juge ne paraissait pas. Une demie heure, trois quarts d'heures se passèrent ainsi. Enfin quatre heures sonnèrent lorsque le juge fit son apparition. En prenant son siège, il dit en s'adressant au greffier :

—M. le Greffier, entrez donc dans vos livres une amende de \$100 contre Samuel Dodge, juge de cette cour, pour être arrivé une heure en retard.

## A L'ABORDAGE

Voici qui pourrait paraître incroyable, s'il ne s'agissait pas de nos braves marins.

Ce n'est que merveilleux, et nous tenons le récit, dit un journal de Paris, d'une source authentique.

Il y a quelques jours, au fort du Mont-Valérien, un détachement fut commandé pour une reconnaissance difficile et dangereuse.

On choisit 200 marins, que l'on fit appuyer par quelques compagnies d'un régiment de ligne.

Il s'agissait de déployer toute la ruse et toute l'adresse des guerres de sauvages, et de fouiller un bois tout petit, un bouquet d'arbres plutôt, qui avait paru suspect.

Et le commandant du fort, qui connaît ses hommes, leur avait dit :

—Allez, mes enfants, et nettoyez-moi ça de la bonne manière.

—De babord à tribord, soyez tranquille, commandant, avaient répondu les marins.

On partit. Il était cinq heures.

On alla avec précaution jusqu'à un millier de mètres du bois en question.

Là, les marins firent halte aux hommes de ligne.

—Attendez-nous là, dirent-ils, nous allons venir vous chercher.

Grâce à la faveur de la nuit qui commençait, nos hommes arrivèrent, en rampant et en s'aidant de tous les accidents de terrain, jusqu'à la lisière du bois.

Point de sentinelles, point de feux : point de mouvement ;

rien que le bruit particulier des feuilles d'octobre tombant le long des troncs nouveaux.

—Hum ; glissa un des anciens du bord à l'oreille de son voisin, faudrait voir ça. Je me charge de l'affaire.

Le détachement s'arrête et le marin se coule entre les herbes comme un serpent.

Si habile qu'il soit, il ne peut cependant éviter de ramper sur les feuilles mortes.

Au bruit qu'elles font en se brisant, un autre bruit répond d'une touffe voisine, et notre éclaireur voit se dresser un casque, et une tête explore tout autour, sans que l'homme cependant sorte de sa cachette.

Le marin ce tient coi, puis au bout d'un instant, quand le casque a rentré sa pointe sous le feuillage, il s'approche insensiblement, et, tout à coup, bondissant sur ses genoux, il poignarde la sentinelle, qui tombe sans pousser un cri.

Les autres marins qui étaient à dix pas de là ne se doutèrent de rien.

Notre homme recommence quatre fois ce manège avec le même succès.

Il avait son idée, comme on va le voir.

Quand la quatrième sentinelle fut tombée, le marin avait exploré tout un côté de la lisière du bois.

Il était certain que l'accès était libre,

Il revint vers ses compagnons.

—Maintenant, mes enfants, dépêchons-nous, allez me chercher les lignards, et allons-y.

L'opération ne prit qu'un moment, quoique accomplie avec moins de précautions que les précédentes.

Pendant ce temps, le marin rendait compte de son exploration à son officier, et celui-ci faisait transmettre tout bas des ordres à ses hommes.

Les soldats arrivèrent.

—Mes amis, leur dirent les marins, vous allez vous mettre comme ça, à quelques pas les uns des autres, nous allons entrer là-dedans. Vous tuerez tout ce qui en sortira. Ce ne sera pas long, allez, et nous ferons de notre mieux pour vous épargner de la besogne.

Quand ceux-ci jugèrent que nos soldats avaient eu le temps de cerner le bois :

—Allons-y, les enfants ! crie le lieutenant qui les commandait.

Et aussitôt les voilà qui bondissent comme des tigres et disparaissent sous le bois, la hache dans une main, le poignard dans l'autre.

Au bout d'un quart d'heure, nos soldats n'avaient presque pas entendu de coups de feu et n'avaient pas vu sortir un homme.

Enfin les marins reparaissent.

—Ah ! dame, dirent-ils aux lignards, ce tas de Prussiens, c'est si lourdaut qu'ils n'ont pas eu le temps de se sauver. Nous croyons bien qu'ils sont tous restés sous bois.

On entre, et là un spectacle terrible s'offre à nos troupes.

Plusieurs centaines de Prussiens gisaient dans toutes les parties du bois, la plupart le crâne fendu d'un coup de hach.

Nos héros n'avaient pas tiré un coup de feu, et ils avaient dit vrai, pas un ennemi n'était resté debout.

Ils avaient monté à l'abordage.

## LA MORT D'UN HÉROS.

Le 7 décembre, à midi, ont eu lieu, à l'hôtel des invalides, les obsèques du général Benault, qui avait succombé la veille aux blessures reçues à la bataille de Champigny.

Un obus avait éclaté entre les jambes de son cheval et lui avait emporté le pied.

L'amputation de la jambe a été jugée nécessaire. Le général l'avait subie avec le courage d'un vieux soldat. Deux jours après il mourait à l'hôpital Lariboisière, entre les bras de son brosseur, de la sœur Marie et d'une garde-malade appartenant à l'administration des hospices.

Vers huit heures et demie, se sentant très-mal, il demanda son intime ami, M. le docteur Cusco, qui deux jours avant, l'avait opéré.

A neuf heures moins un quart, le docteur, suivi de ses aides et de quelques élèves en médecine, pénétra dans la salle de la lingerie.

—Je suis aise de vous voir murmura le général.

—Souffrez-vous beaucoup, demanda l'habile praticien.

—Oh ! oui, beaucoup.

—Men brave ami, encore un peu de patience, et vous sortirez complètement guéri.

—Je n'espère plus qu'en Dieu !

Alors, comme d'habitude, le docteur allait procéder au pansement du malade, quand soudain celui-ci se mit sur son séant, et, ouvrant les yeux d'une façon démesurée, il s'écria :

—Comment cela va-t-il ? Avons-nous avancé ? Où sont mes soldats ?

—Tout va pour le mieux, se hâta de répondre le médecin, en lui disant de se coucher.

—Je ne puis pas ! s'écria d'une voix forte le général.

—Mon excellent ami...

—Je vais mourir, continua-t-il. Ah ! Pourquoi Dieu me rappelle-t-il ? C'est trop tôt... Sommes-nous ravitaillés ?

Dans un coin de la chambre, le vieux brosseur pleurait à chaudes larmes.

Au chevet du lit, la sœur récitait la prière des agonisants.

Tout à coup, comme le docteur Cusco murmurait à l'oreille de son vieil ami quelques paroles de consolation, le général, élevant les bras, s'écria :

—Vive la France ! mort au Prus....

Il n'eut pas le temps d'achever son anathème, sa tête retomba lourdement sur l'oreiller... il était mort.

Lorsqu'il fut bien constaté que Renault l'Arrière-garde avait rendu le dernier soupir, son domestique, refusant les services des personnes qui se trouvaient là, le revêtit de son costume d'apparat.

Cela fait, il mit une bougie à côté du lit, et sur la table une branche de laurier.

A ce moment, le docteur, après avoir pressé la main de son vieil ami, sortit de la salle.

Quelques instants après son départ, deux photographes virent à tour de rôle prendre la mâle effigie de l'illustre mort.

Voici comment cet héroïque officier reçut son coup de mort.

C'était, dit la *Vérité*, le 30 novembre, vers midi ; des régiments de ligne et des bataillons de mobile venaient de gravir le plateau qui sépare Bry de Villiers ; les Prussiens, après avoir résisté avec opiniâtreté à Champigny et dans Bry même, avaient complètement disparu.

Les positions semblaient évacuées ; rien ne résistait plus à

l'élan des soldats, lesquels s'élançaient sur un parc entouré de murs qui couronne le plateau. Mais l'ennemi attendait ce moment-là pour démasquer les batteries dont l'existence était ignorée; quinze pièces de sièges se découvrent à la fois et lancent une véritable trombe de projectiles. Les zouaves tiennent bon et se font hacher. Mais les jeunes soldats des bataillons de marche et les mobiles sont en proie à une terreur momentanée: les sacs, les fusils, jonchent la terre. La retraite s'accroît et ne tarde pas à prendre le caractère d'une fuite, dont l'aspect menace de rappeler les scènes les plus néfastes de cette campagne. On vient prévenir à la hâte le général Renault.

«Malheureux! s'écrie-t-il, on va encore dire que le coup a été manqué à cause de moi, comme à la Malmaison!»

Puis, piquant des deux avec toute son escorte, il s'élança au milieu des fuyards, il les apostrophe énergiquement: «Lâches, dit-il, vous allez voir si ma peau est mieux cousue que la vôtre et si j'ai peur!» Un officier vent le dissuader de pousser plus avant, à cause du péril; il a saisi le cheval par la bride; un obus éclate, coupe net le poignet de l'officier et blesse grièvement le cheval au bas-ventre; la bête, folle de douleur, prend le galop; elle a fait à peine cinquante pas, qu'une volée de mitraille jette par terre le cavalier et le cheval, qui tombent l'un sur l'autre.

Une figure sympathique, c'est celle du général Noël, que dessine M. Jezierki dans son article de l'Opinion nationale:

Au premier coup-d'œil, on se dit: Voilà un soldat. C'est le vrai mari de Valérie, enveloppé d'acier et parole haute. Si on le suit de près, si on le voit veiller avec une sollicitude infatigable aux mille détails de la garnison, parcourir les coins et les recoins du fort, entraînant tout le monde par son activité, inspirant tous ses officiers, hommes fort distingués, du reste, de son esprit d'initiative et de sa fermeté virile, alors on ajoute: voilà un général. Sur ce point si important de la défense, il fallait un général à poigne; le général Noël est l'homme qu'il faut pour tenir en main la nombreuse garnison du Mont-Valérien: dans une citadelle la discipline doit être exacte et l'ordre parfait. Or, on me dit qu'à la prison il ne se trouve pas plus de quinze hommes.

Outre une intelligence très-fine et très-civilisée, le général Noël cache, derrière son apparence de vieux loup de mer, grondant et intraitable, un grand fonds de bonté. Qu'un soldat passe mal chaussé, il lui pincera rudement l'oreille, et du ton le plus impérieux, il l'enverra aux magasins chercher, au galop, une paire de souliers neufs. Qu'une tente soit trouée, voilà un poing qui passe à travers le trou, menaçant, terrible; mais le général aussitôt somme, mais là, d'un ton irrésistible, l'entrepreneur de terminer demain, aujourd'hui, les baraques.

Par exemple, pour les maraudeurs, espions, vagabonds, le général est de fer. A l'égard des Prussiens, Valérie peut être assurée que, tant que son mari vivra, elle ne leur tombera pas entre les mains.

#### EXPLICATION DE LA VUE DE PARIS.

- |   |  |
|---|--|
| 1. Le Faubourg Belleville.                          | 67. Champs Elysées.                            |
| 2. Gare du Nord.                                    | 68. Palais d'Industrie.                        |
| 3. Gare de l'Est.                                   | 69. Cirque.                                    |
| 4. L'Eglise de St. Laurent.                         | 70. Diorama.                                   |
| 5. Porte St. Martin.                                | 71. Mabille.                                   |
| 6. Porte St. Denis.                                 | 72. Chaillot.                                  |
| 7. L'Eglise de St. Vincent de Paul.                 | 73. Passy.                                     |
| 8. L'Eglise de St. Eugène.                          | 74. Arc de Triomphe de l'Etoile.               |
| 9. Notre Dame de Lorette.                           | 75. Hippodrome.                                |
| 10. L'Eglise Protestante.                           | 76. Gare d'Anteuil.                            |
| 11. L'Eglise de la Trinité.                         | 77. Fortifications.                            |
| 12. Théâtre de l'Opéra.                             | 78. Anteuil.                                   |
| 13. Grand Hotel.                                    | 79. Pont de Berzy.                             |
| 14. Gare de l'Ouest.                                | 80. " d'Austerlitz.                            |
| 15. La Madeleine.                                   | 81. " Marie.                                   |
| 16. L'Eglise de St. Augustin.                       | 82. " de Constantine.                          |
| 17. Cimetière du Père la Chaise.                    | 83. " de la Réforme.                           |
| 18. Maison de Correction pour les jeunes criminels. | 84. Notre-Dame de Paris.                       |
| 19. Prison de la Roquette.                          | 85. Pont de la Tournelle.                      |
| 20. Caserne du Prince Eugène.                       | 86. Pont d'Arcole.                             |
| 21. Caserne du Faubourg du Temple.                  | 87. Tribunal de Commerce.                      |
| 22. Entrepôt de sel.                                | 88. Pont de l'Archevêché.                      |
| 23. Conservatoire des Arts et Métiers.              | 89. " de l'Hôtel-Dieu.                         |
| 24. L'Eglise de St. Nicolas.                        | 90. " de la Cité.                              |
| 25. L'Eglise de Ste. Elizabeth.                     | 91. " St. Michel.                              |
| 26. Le Temple.                                      | 92. " Neuf.                                    |
| 27. Cirque Napoléon.                                | 93. Sainte Chapelle.                           |
| 28. Archives de l'Etat.                             | 94. Palais de Justice.                         |
| 29. L'Eglise de St. Len.                            | 95. Pont Notre-Dame.                           |
| 30. L'Eglise de St. Mery.                           | 96. " au Change.                               |
| 31. Marché Central (Halles.)                        | 97. " Neuf.                                    |
| 32. Hotel de Commerce.                              | 98. " des Arts.                                |
| 33. L'Eglise de St. Eustache.                       | 99. " du Carrousel.                            |
| 34. Bonne Nouvelle.                                 | 100. " Royal.                                  |
| 35. Bourne.   | 101. " de Solferino.                           |
| 36. Place des Victoires.                            | 102. " de la Concorde.                         |
| 37. L'Eglise des Petits Pères.                      | 103. " des Invalides.                          |
| 38. Opéra Comique.                                  | 104. " de l'Alma.                              |
| 39. Bibliothèque d'Etat.                            | 105. " de Jena.                                |
| 40. Palais Royal.                                   | 106. " de la Grenelle.                         |
| 41. Théâtre Français.                               | 107. Gare d'Orléans.                           |
| 42. Théâtre Italien.                                | 108. Hôpital la Salpêtrière.                   |
| 43. L'Eglise de St. Roch.                           | 109. Hôpital Bichat.                           |
| 44. Place Vendôme.                                  | 110. Jardin des Plantes.                       |
| 45. L'Eglise de l'Assomption.                       | 111. L'Eglise du Mont St. Eustache.            |
| 46. Ministère de la Marine.                         | 112. Panthéon.                                 |
| 47. Ancien Gardemueble.                             | 113. L'Eglise de St. Nicolas.                  |
| 48. Palais de l'Ylysée.                             | 114. Hôtel Cluny.                              |
| 49. L'Eglise de St. Philippe du Roule.              | 115. Sorbonne.                                 |
| 50. Parc Monceau.                                   | 116. L'Eglise du Val de Grâce.                 |
| 51. L'Eglise Russe.                                 | 117. Gare de Sceaux.                           |
| 52. Porte St. Antoine.                              | 118. L'Observatoire.                           |
| 53. Prison de Mazas.                                | 119. Hospice des Enfants Trouvés.              |
| 54. Gare de Lyons.                                  | 120. Gare de l'Ouest (Rive Ouest de la Seine.) |
| 55. Grenier d'abondance.                            | 121. L'Eglise de St. Sulpice.                  |
| 56. Gare de Vincennes.                              | 122. Palais du Luxembourg.                     |
| 57. Place de la Bastille.                           | 123. Théâtre de l'Odéon.                       |
| 58a. L'Eglise de St. Paul.                          | 124. Ecole de Médecine.                        |
| 58b. Place Royale.                                  | 125. Institut de France.                       |
| 59. L'Eglise de St. Gervais.                        | 126. Palais des Beaux Arts.                    |
| 60. Hôtel-de-Ville.                                 | 127. L'Eglise de Saint Germain des Prés.       |
| 61. Tour de St. Jacques.                            | 128. Chancellerie de la Légion d'Honneur.      |
| 62. Place du Châtelet.                              | 129. L'Eglise de St. Clothilde.                |
| 63. Mairie du 1er arrondissement.                   | 130. Corps Législatif.                         |
| 64. L'Eglise de Saint Germain l'Auxerrois.          | 131. Sénat.                                    |
| 65. Le Louvre.                                      | 132. Puits Artésien de Grenelle.               |
| 66. Les Tuileries.                                  | 133. Les Invalides.                            |
|   | 134. L'Ecole militaire et le Champ de Mars.    |

#### NOUVELLE MACHINE AÉRIENNE.

Un habitant de notre ville, M. J. B. Morrow, ingénieur, vient de terminer le modèle d'une nouvelle machine aérienne, qui est visible depuis hier dans un atelier au coin des rues Fremont et Market. Cela consiste en un ballon au-dessous duquel est attachée une légère mais solide cabine en bois destinée à recevoir la machine à vapeur et les passagers. Au-

dessus de la cabine, entre elle et le ballon, se trouve un arbre de couche à l'extrémité duquel viennent s'adapter des ailes que l'on fait mouvoir à l'aide de poulies. C'est au moyen de ces ailes que l'ingénieur entend imprimer à la machine les divers mouvements, la quantité de gaz dans le ballon étant toujours la même. Le mouvement de rotation est imprimé à l'arbre de couche par la machine à vapeur installée dans la cabine. La chaudière est d'une construction particulière, combinant la puissance de la vapeur et de l'air comprimé de telle façon que cinq gallons d'eau devront suffire pendant cinq heures à la consommation d'une machine de la force de dix chevaux.

Le ballon n'est pas encore fabriqué, mais il le sera d'ici à peu de jours, et alors l'inventeur a l'intention de risquer l'essai de sa machine. Plusieurs personnes, certainement beaucoup plus compétentes que nous, sont d'avis que M. Morrow a réellement trouvé quelque chose d'avantageux pour la science de la navigation aérienne.—*Courrier de San Francisco.*

#### UNE FARCE GUERRIERE.

En avant du fort d'Issy, du côté de la redoute des Moulins, les mobiles avaient fait un immense bonhomme de neige tourné vers les Prussiens et leur faisant ce qu'on appelle vulgairement un pied-de-nez, mais l'on dirait mieux en l'appelant un mètre de nez, car le bonhomme avait la hauteur d'un deuxième étage. Les prussiens offensés du geste ont tiré sur le bonhomme avec leurs fusils de rempart. Les mobiles, cachés derrière leur homme, ripostèrent.

A un certain moment un mobile a dit: Il est nu-tête, il doit avoir froid. Et grimant dans le dos du bonhomme, il est allé le coiffer d'un casque prussien. Alors les fusils de rempart ont redoublé d'acharnement; mais, trois heures après, le bonhomme était encore debout.

#### ÇA ET LÀ.

**POUR SE TIRER D'AFFAIRE.**—Un avocat quelque peu distrait ayant à défendre un homme accusé de vol, commença ainsi son discours. «Je connais le prisonnier et je sais qu'il passe pour être un audacieux coquin.» A cet endroit de son discours, un ami lui dit que l'accusé était un client, et cet habile avocat continua ainsi son discours: «mais quel est, messieurs, l'honnête homme qui n'a pas été calomnié par plusieurs de ses contemporains?»

**CONSTANCE.**—Pendant un grand nombre d'années, les habitants des villes du Nord du Rhode Island virent un vieillard dont ils ignoraient le nom passer dans leurs villes deux fois par année. On est venu à bout de découvrir l'histoire de ce vieillard, la voici: La veille du jour où il était pour se marier (il avait alors vingt ans) on vint lui apprendre que sa fiancée était morte. Cette terrible nouvelle affecta beaucoup ses facultés mentales et, quelques jours après, il commençait ses voyages singuliers qu'il continua jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Les habitants des villes du Nord du Rhode Island le virent passer chez eux deux fois par année durant toute cette époque. Il portait toujours l'habit qu'il avait fait faire pour son mariage. Il ne demandait jamais autre chose que du fil pour raccommoder ses habits. Les pièces y étaient si nombreuses qu'il était impossible, à la fin, de dire quelle avait été l'étoffe primitive. Depuis deux ans ses voyages ont cessé; l'on suppose qu'il est allé rejoindre celle qu'il a tant aimée.

**O'CONNELL.**—C'était à Kerry, et O'Connell devait parler. Un rapporteur du Times vint demander au grand orateur la permission de prendre son discours. Le «Libérateur» y consentit et lui promit de ne pas commencer avant qu'il (le rapporteur) ne fut prêt à écrire. L'employé du Times fit ses préparatifs au moment arrivé et O'Connell lui demanda:

«Etes-vous prêt?»  
«Oui, Monsieur; je le suis.»  
«Etes-vous certain d'être prêt.»  
«J'en suis certain, monsieur.»

La foule commençait à s'impaciter. «Maintenant, dit O'Connell, puisque le Mr. de Londres est prêt, je vais commencer;» il adresse un sourire bienveillant à l'heureux rapporteur, puis il commence à parler un peu Irlandais. On voit d'ici la fureur du rapporteur et les applaudissements frénétiques de tout Kerry.

Il s'est passé dernièrement à St. Louis un fait qui rappelle les horribles tragédies de l'esclavage; heureusement que tout s'est bien terminé. Il y a environ trois ans, une jeune fille de couleur fut amenée à St. Louis et vendue comme esclave à Cuba. Elle fut placée dans un hôtel et condamnée aux ouvrages les plus durs. Au bout de deux ans, elle s'échappa de la maison et implora la protection de quelques américains qui la conduisirent chez le consul de leur nation. Celui-ci écrivit au chef de police de la Nouvelle-Orléans qui, de son côté, écrivit aux autorités, à Washington. Celles-ci s'adressèrent au chef de police à St. Louis qui prépara les procédés nécessaires pour faire remettre cette jeune fille en liberté. Elle a été dernièrement renvoyée à ses parents aux frais du gouvernement.

Il paraît qu'au Texas les femmes n'y regardent pas de très-près pour convaincre leurs maris. Le correspondant du *Moniteur* de Denton dit que dernièrement une femme d'une grande beauté entra à cheval dans un village et se dirigea rapidement vers un restaurant situé au milieu de ce village. Arrivée là, elle attacha son cheval et entra dans une chambre où plusieurs personnes étaient à rendre un hommage enthousiaste à la dive bouteille. Le malheureux mari de cette femme se trouvait là. Sa tendre moitié lui fit signe de le suivre et elle le conduisit dans la salle de billard. Là, elle lui fit les reproches les plus sanglants sur sa mauvaise conduite, l'accusa de gaspiller la fortune qu'elle lui avait apportée et lui signifia qu'elle voulait que cela vint à cesser; finalement elle lui demanda son pistolet. Le mari refusa; mais sa femme le lui arracha et le braquant sur lui, elle lui dit de choisir entre ces deux alternatives: laisser le restaurant ou mourir. Le mari, en homme qui connaît la valeur des choses, tenait à sa peau; il préféra donc laisser le restaurant. Sa femme le fit monter sur son cheval, monta en croupe derrière lui et ils partirent au galop. Ce fut ainsi que cette tendre épouse enleva son seigneur et maître. Tout le

long du voyage elle tint constamment son pistolet appuyé sur son mari: histoire de le rendre sage.

**A DEMI COUPABLE.**—Un individu du nom de Monks a dernièrement subi son procès à Yuba, Californie pour avoir volé à un mineur un sac rempli de poussière d'or. La preuve était accablante. Jim Butler, le principal témoin du plaignant, dit qu'il avait vu le prisonnier faire une ouverture dans la tente du mineur et prendre le sac en s'y introduisant la main. Remarque bien que Monks n'entra pas dans la tente; c'est une circonstance importante et c'est sur cela que son avocat comptait pour faire acquitter son client. «On n'a pas prouvé, s'écrie-t-il, que Monks est coupable de la manière portée à l'acte d'accusation. En effet, cet acte porte que mon client est entré dans la tente d'un mineur avec l'intention de voler, et peut-on dire qu'il soit entré dans cette tente, puisqu'il ne s'y est introduit que les mains! Vous devez donc le décharger.»

Le juge laissa la décision au jury. Le verdict de celui-ci fut que Monks était à demi coupable. Le juge condamna la partie coupable, c'est-à-dire les mains de Monks à deux ans d'emprisonnement, lui laissant la liberté d'en séparer la partie innocente.

Traduit par A. C.

#### SOUVENIRS D'UN JOURNALISTE AMERICAIN.

(Traduits par le «*Courrier d'Ottawa*».)

«Un jour, le quinze janvier, 1831, les habitants de Providence s'éveillèrent pour voir leurs rues envahies par quinze pieds de neige. Du matin jusqu'au soir, la population fut occupée à frayer un passage le long des maisons. Tous les chevaux ainsi que les bœufs qui se trouvaient en ville, furent mis en réquisition par les compagnies de pompiers pour traîner leurs pompes en cas d'incendie. Il est inutile d'ajouter que les affaires furent cette fois, suspendues; et non-seulement les affaires de ce monde, mais encore celles du ciel.»

Le lendemain qui était un dimanche, les portes des églises se trouvèrent entièrement bloquées. Les anciens constatèrent que, depuis le débarquement des premiers pèlerins à Plymouth, c'était la première fois qu'une population entière se trouvait sévree du service religieux.

En ce temps là, aussi bien qu'aujourd'hui, la vue de la neige mettait tout le monde en liesse. On raconte entre autres fêtes, qu'une bande de jeunes gens de Providence creusa dans la neige une chambre de dix pieds de haut, spacieuse et bien aérée; une peau de buffle leur servit de siège à ce souper en règle et les gaiés compagnons passèrent la soirée à boire à leurs amours—aussi peu stables hélas! que leur palais de neige—La loi du Maine n'était pas encore inventée.

Le 20 Février 1829, est une journée peut-être encore plus mémorable dans la chronique des neiges providentielles. L'anniversaire de la naissance de Washington tombait un dimanche. Il ne fallait donc pas songer à le célébrer ce jour là; le samedi n'était guère plus convenable, puisqu'au coup de minuit, il faudrait dire adieu à la danse: on choisit le vendredi. Tout ce que la ville renfermait de jeune et de gai accourut, dans cette soirée à l'hôtel Franklin où le bal devait avoir lieu.

Mais pendant que le plaisir fait tout oublier à l'intérieur, au dehors la neige tombe à flots pressés et s'amoncelle dans les rues. Quand l'orchestre donne le signal de la retraite, le chemin est impraticable. Quelques intrépides s'aventurent dans un traîneau attelé de vigoureux chevaux; mais on les voit forcés de s'arrêter non loin de là et de chercher un abri dans une petite maison voisine.

Il faut donc se résigner et attendre..... peut-être le dégel. On prend gaiement son parti. Les pensionnaires de l'hôtel mettent galement leurs chambres à la disposition des pensionnaires improvisés. Mais il n'y a pas assez de lits pour tant d'hôtes imprévus; on improvise des dortoirs dans les salons. C'était un curieux spectacle dit la chronique du temps, de voir au jour cet essaim de jeunes filles naguères si fraîches et si vives, errant le long des corridors, la toilette fanée, les traits étirés, le teint blême et les yeux abattus. Quelques personnes ne parvinrent à rentrer chez elles que dans la soirée.

Le théâtre de Boston se trouvant pendant cette soirée, rempli jusqu'au cintre; les dames y étaient en majorité. A la fin de la représentation, on s'aperçut comme à Providence que toute sortie était impossible. Il fallut se résigner et tant bien que mal passer la nuit sur les banquettes.

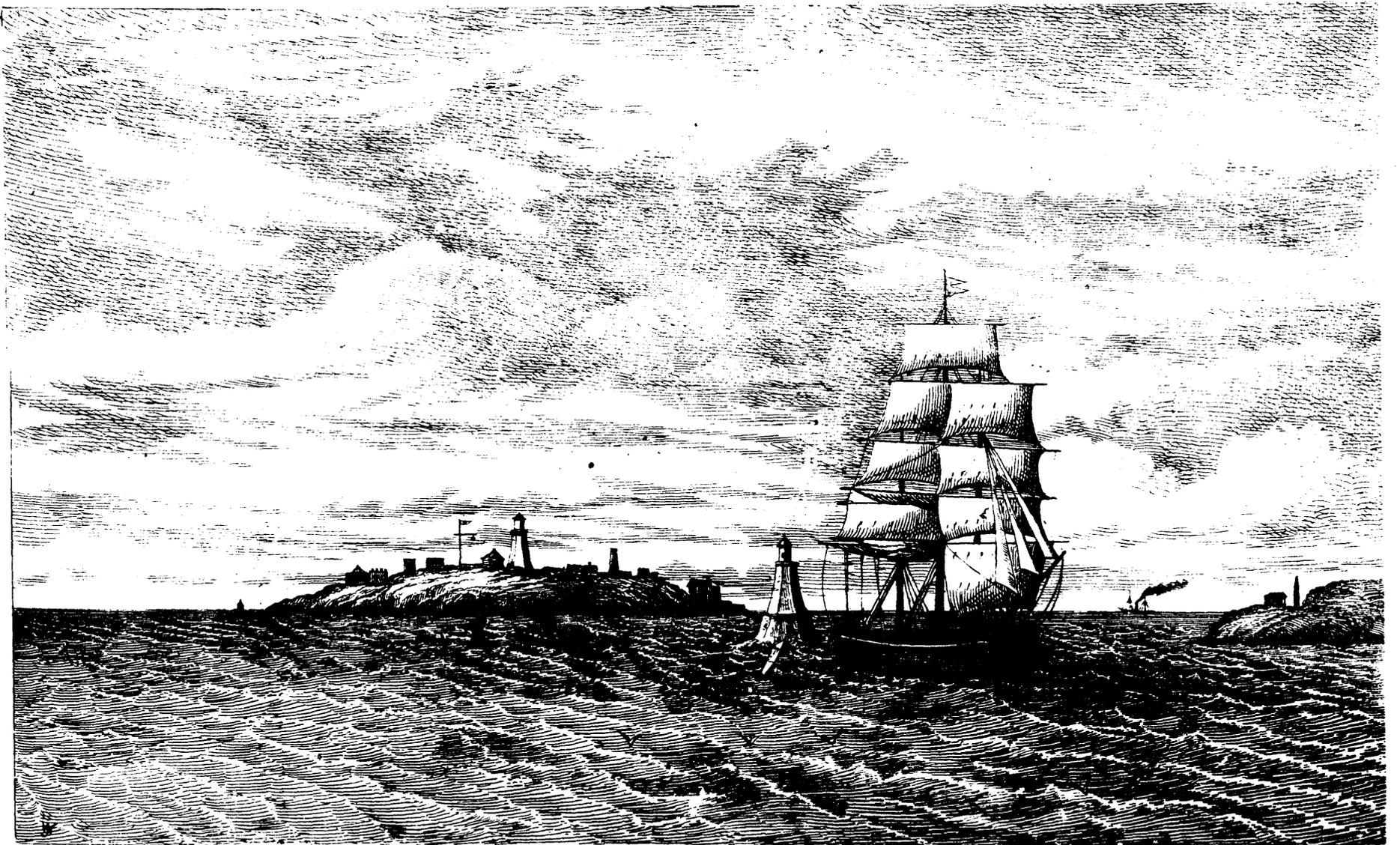
Mais, ainsi que nous l'enseigne M. Azais, toute chose a sa compensation. Les négociants qui avaient ce jour-là, des billets à payer durent quarante-huit heures de grâce à l'insolence du ciel. Pas un huissier n'osa s'aventurer pour signifier un protêt et le lundi suivant, il fut décidé, que vu la circonstance, tous retards dans les paiements se trouveraient excusés.

Combien de nos marchands d'Ottawa voudraient de ces neiges-là les jours d'échéances!.....

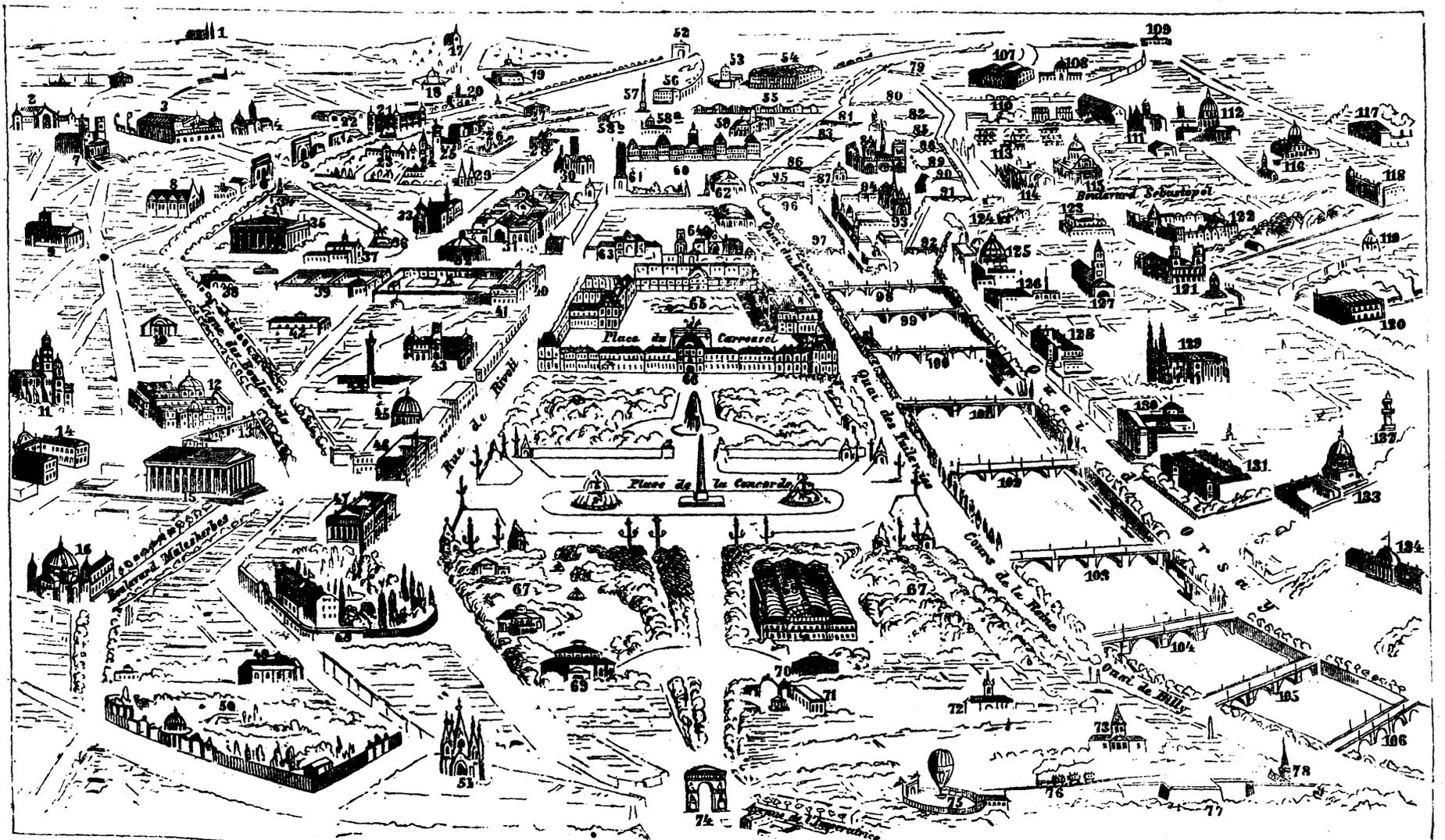
C'était en 1770, il y a juste cent ans, que le Parlement de Paris édicta cet acte: «Quiconque attirera dans les liens du mariage aucun sujet mâle de Sa Majesté au moyen de rouge et de blanc, de parfums, d'essences, de dents artificielles, de faux cheveux, de coton espagnol, de corsets en fer, de cerceaux aux jupes, de souliers à haut talon ou de fausses hanche sera poursuivi pour sorcellerie et le mariage sera déclaré nul et non avenue. Si cet acte avait aujourd'hui force de loi, les tribunaux auraient plus à juger de ces prétendues sorcières que de voleurs.»

#### NAISSANCE.

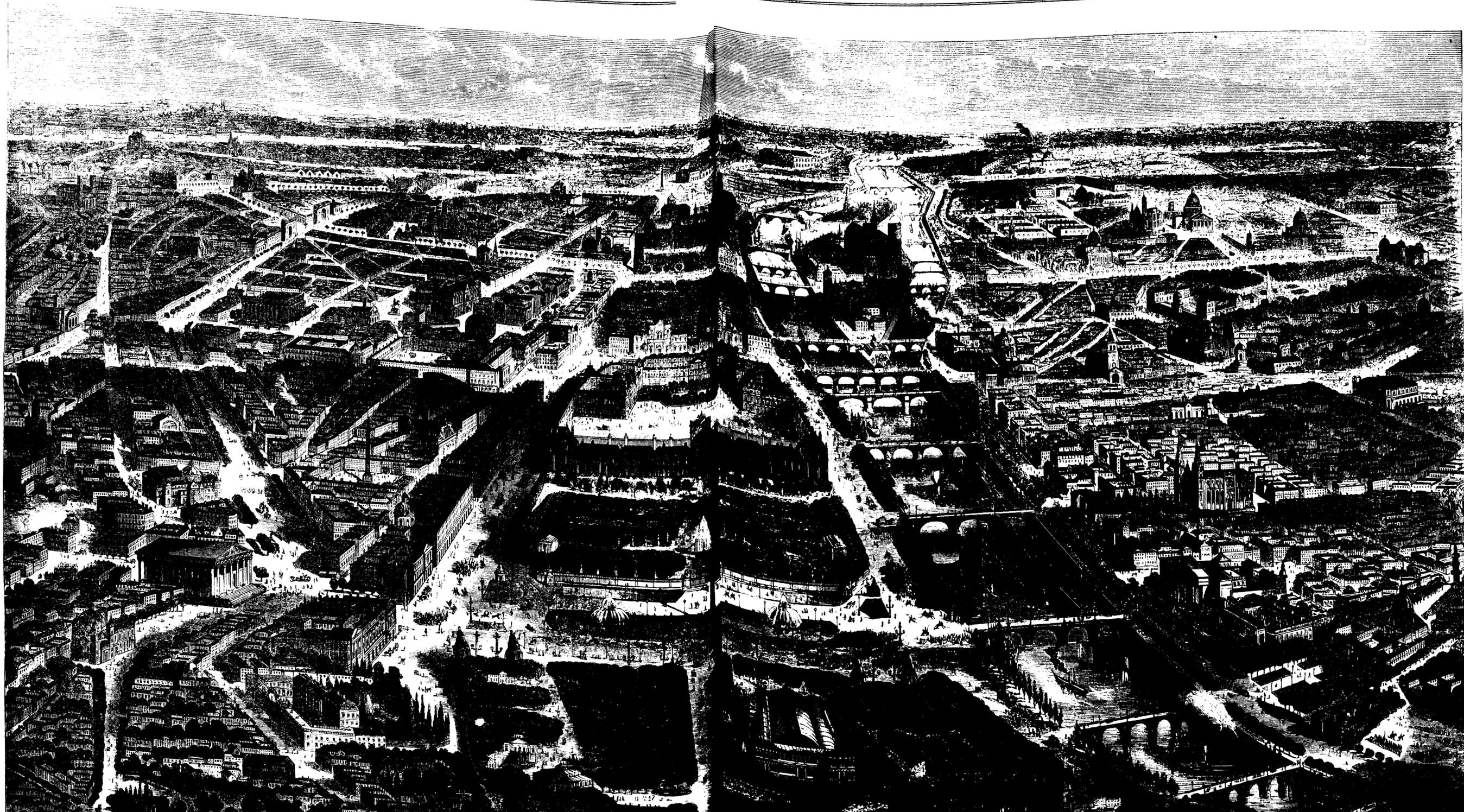
A St. Stanislas de Batiscaze, le quatorze du courant, la Dame de François Noël Marchand, marchand, un fils.



L'ISLE AUX PERDRIX, ST. JEAN, N. B. D'APRÈS UN CROQUIS PAR A. J. HILL.



EXPLICATION DE LA VUE DE PARIS.





BATAILLE DANS LA FORÊT, ENTRE DES PAYSANS FRANÇAIS ET UN DÉTACHEMENT DE BAVAROIS.

## L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 26 JANVIER, 1871.

## AVIS.

Nous sommes forcés de prier de nouveau nos abonnés arriérés de payer leur abonnement. Dans l'intérêt de notre journal comme dans celui de nos abonnés nous sommes opposés au système des arrérages, au risque même de perdre des abonnements. L'abonnement est payable par semestre. Tous ceux donc qui doivent un semestre, et surtout deux, ne devront pas être surpris, si nous leur discontinuons l'envoi du journal. C'est surtout en payant qu'on encourage un journal. S'il ne s'agit que de trouver des lecteurs, nous en aurions trop probablement. Nous espérons qu'on tiendra compte de cet avis.

## L'INDEX DU 1ER VOLUME.

Nous devons des excuses à nos abonnés de l'an dernier, du retard dans la distribution du titre et de l'index du 1er volume. Nous espérons les leur faire parvenir avec l'un des prochains numéros. Ceux donc (et c'est sans doute le plus grand nombre) qui font relire le volume, feront bien d'attendre encore quelques jours.

## BANQUET TYPOGRAPHIQUE.

M. Desbarats donnait un banquet, jeudi dernier, à ses nombreux employés du *Canadian Illustrated News* et de *L'Opinion Publique*, dans une des vastes salles de ses ateliers. A six heures du soir ils étaient là, au nombre d'environ quatre-vingt, typographes, lithographes, pres-siers, protes, agents, artistes, rédacteurs, etc., etc.

Après le dîner, M. Desbarats se leva et dit qu'avant de proposer des santés il voulait expliquer le but de cette réunion.

« Je vous ai réunis, messieurs, dit-il, pour vous témoigner la satisfaction et la reconnaissance que m'ont inspirés vos travaux, votre zèle et vos efforts pendant toute l'année, et spécialement pendant ces dernières semaines. J'ai été sensible au dévouement que vous avez manifesté et aux fatigues que vous vous êtes imposées pour préparer le journal de Noël. Je suis heureux de pouvoir annoncer que nos sacrifices et nos efforts communs n'ont pas été perdus. Le *Canadian Illustrated News* et *L'Opinion Publique* peuvent déjà se soutenir par eux-mêmes. Si ce succès continue et si ces deux journaux deviennent une source de profits et de bénéfices, j'espère, messieurs, que vous n'aurez pas travaillé pour un homme ingrat; je n'oublierai pas ceux par qui j'ai réussi. »

Après les santés d'usage, M. Robertson présenta à M. Desbarats, au nom des employés de l'établissement, une coupe en argent et un magnifique collier serpent avec médaillon pour madame Desbarats.

Les adresses de circonstance qui accompagnaient ces magnifiques présents étaient délicatement rédigées.

Le reste de la soirée, jusqu'à minuit, se passa en chansons, santés et discours, au milieu de la plus grande gaieté, de la cordialité la plus sincère.

De jolis discours furent faits par MM. Rawlings, Robertson, Reynolds, Bureau et M. Bossé qui répondit à la santé des dames avec beaucoup de succès.

Les santés de M. et de madame Desbarats furent proposées et bues avec un véritable enthousiasme. Il y avait dans ces démonstrations quelque chose de touchant, parce qu'elles venaient évidemment du cœur; un même sentiment d'estime et d'affection animait ces nombreux et intelligents employés.

Aussi toutes les âmes étaient émues, lorsque M. Dumas, se faisant l'interprète de tous ces hommes dévoués, exprima leurs sentiments dans un discours remarquable, débité avec un talent oratoire peu commun. Voici ce discours que nous sommes heureux de publier.

Monsieur Desbarats et Messieurs,

La santé qui vient de m'être portée par M. L. O. David, et à laquelle vous avez daigné répondre, me flatte et m'honore. Quand je me rappelle que tout à l'heure il y aura treize années que je suis arrivé dans ce pays, n'y connaissant âme qui vive, n'ayant pour fortune qu'un peu de cœur et des bras demandant du travail; quand je me représente l'honnête pénurie au milieu de laquelle je vivais alors, moi, chétif enfant de la France, quand je me rappelle tout cela, dis-je, dans cette vaste salle des artistes convertie en salle de banquet, je crois être sous l'influence d'un songe. Ah, messieurs! il y a des pensées qui ne se traduisent pas, des sentiments qui ne peuvent s'exprimer, et comme le disait si bien, il y a un instant M. David, quand le cœur est trop plein il est impossible de parler. Voilà précisément ce que j'éprouve en ce moment, messieurs. Mais je veux faire des efforts: je parlerai quand même. On vient de mentionner le zèle et l'activité que je déploie dans la propagande que je fais pour *L'Opinion Publique*. Et pourquoi non, messieurs? Peut-il en être autrement? Tous, tant que nous sommes ici, nous devons du dévouement à la cause de celui qui préside cette assemblée, à cet homme qui nous réunit ce soir pour nous donner un témoignage de satisfaction, à M. Geo. E. Desbarats enfin, que l'on peut appeler le père des travailleurs! Je crois être en ce moment l'organe des employés de tous les départements qui

composent l'établissement. Comptables, graveurs, photographes, artistes dessinateurs, lithographes et typographes, demandons à tous ces hommes si M. Desbarats est oui ou non le père des travailleurs. A quelques pas de moi, assis à cette table, il y a un honnête père de famille qui, jeune et très-jeune, est entré au service de cette maison. Aujourd'hui ses cheveux sont presque blancs. Je veux parler de M. J. Bureau, chef d'atelier au département de la composition. Questionnons cet ouvrier infatigable. Ah! celui-là en sait long sur le compte de son maître!

Jusqu'au jour où éclata le triste incendie qui réduisit en cendres l'imprimerie de la Reine, à Ottawa, on rencontrait dans ses splendides ateliers des vétérans qui ne comptaient pas moins de 25, 30 et 40 années de service. En face de moi j'aperçois un jeune homme dont le père a passé près d'un demi-siècle sous le toit hospitalier qui nous abrite à cette heure. N'est-ce pas vous donner là, messieurs, la somme d'attachement que ces braves gens vouaient à leur ancien chef, qu'ils pleurent encore aujourd'hui. Le fils ne marche-t-il pas sur les traces du père! Ah! c'est bien le cas de dire tel père, tel fils!

Mille et mille pardons Mr. Desbarats, si au milieu de cette fête j'éveille un souvenir qui probablement vous attristera. En passant, j'ai voulu laisser tomber seulement quelques fleurs sur la tombe du regretté défunt! Son âme est là-haut! N'en parlons plus!

Du dévouement! Est-ce que cela peut faire défaut à Mr. Geo. Desbarats! Allons donc! Le zèle et l'activité! Non, cela ne manquera pas à celui qui écrivait le lendemain de l'incendie à un des siens, à Québec: « Les pertes que je viens de subir sont considérables. Cela m'afflige; mais ce qui m'afflige davantage, c'est de savoir mes ouvriers sans pain et sans travail! Que vont devenir ces pauvres familles!!! »

Messieurs, ces quelques paroles ne peignent-elles pas Mr. Desbarats?

Que de choses il y aurait à dire encore! Je m'arrête. Je crains d'avoir lassé votre patience. Dans tous les cas, je vous remercie pour la bienveillante attention que vous m'avez accordée.

Oui, Mr. Desbarats, nous vous seconderons dans tous vos efforts; nous travaillerons tous dans les limites de nos forces. Comptez-y.

Deux mots encore. *L'Opinion Publique* et le *Canadian Illustrated News* que vous avez fondés au prix de grands sacrifices pécuniaires, le travail magistral de Champlain que vous venez de publier, sont des œuvres qui, à elles seules, perpétueront le souvenir de votre maison à laquelle nous sommes fiers d'appartenir.

M. L. O. David répondant à la santé portée à « *L'Opinion Publique*, » développa les deux pensées suivantes:

« Il est bien vrai, messieurs, qu'il est des circonstances où la bouche peut dire difficilement tout ce que la tête pense, tout ce que le cœur ressent. Il y a ici dans tous ce qui m'entoure une source féconde d'inspirations et de sentiments.

Ces drapeaux de toutes les nations suspendus sur nos têtes, ces noms illustres gravés sur les murs, tous ces emblèmes de la science, du progrès et du plus noble des arts, tous ces ouvriers, ses hommes de toutes les origines dont les talents et les aptitudes sont si variés; tout cela parle le plus éloquent des langages. Cette réunion d'éléments si divers dans un même but démontre toute la puissance, la merveilleuse influence de la presse, de l'imprimerie.

Il me semble juste de comparer cette belle assemblée à une armée, mais à la plus belle, à la plus noble des armées, — l'armée de la science, de l'art, du travail, de la pensée. Elle ne répand pas le sang celle-là, elle ne sème pas les ruines et la mort sur son passage. Non, ceux qui marchent sous ses drapeaux n'ont qu'un but, qu'une pensée, c'est de travailler au progrès, au perfectionnement de l'intelligence humaine, au bonheur et à la prospérité des nations.

« Mais toute armée a un général, et c'est le bon général qui fait le bon soldat; c'est sa bravoure, son habileté et son héroïsme qui électrisent les troupes et les fait marcher à la victoire. Eh! bien, vous avez un général, vous aussi, Messieurs, et ce que vous faites ce soir, votre émotion, vos applaudissements, chaque fois qu'on prononce son nom, disent assez combien vous êtes fiers de lui. Ah! je le comprends, vous ne reculez pas devant les obstacles, le travail et les plus grands sacrifices, car vous suivez votre général, vous marchez sur ses traces. »

Il y a, messieurs, dans le monde deux classes d'hommes riches. Il y a ceux qui sont riches pour eux-mêmes, ou leur famille, pour leur satisfaction ou celle de leurs enfants, dont la vie se passe à entasser son sur soi. Ils peuvent avoir leur mérite et leur raison d'être; mais ce ne sont pas ceux-là que j'admire. Il est une autre classe d'hommes dont la fortune est un bonheur pour tout le monde, qui savent s'enrichir en enrichissant les autres et mesurer leur charité, leur noble ambition et leur générosité à l'étendue de leur richesse, qui passent leur vie à risquer leur fortune dans des entreprises avantageuses à leur pays, à leurs compatriotes. Ils pourraient eux aussi vivre dans la mollesse et les plaisirs, mangeant l'héritage de leur père.

Mais non, ils ont la pensée plus haute que cela, le cœur plus généreux. Ils comprennent que tout homme a sur la terre une mission, des devoirs à remplir, et sa part à faire dans le progrès général, dans le bonheur des autres; et que plus il est riche, plus il a de talent et d'intelligence, plus sa part est grande. Ils savent que s'il y a tant de pauvres sur la terre, tant de familles qui n'ont pas de pain, c'est parce qu'il y a trop de riches qui ne comprennent pas leur mission.

Ah! ceux-là, messieurs, puisse la Providence nous en donner beaucoup, à nous surtout qui en avons tant besoin pour donner l'exemple, pour promouvoir le progrès et la prospérité de notre cher pays, pour donner du pain et du travail à ceux qui vont chercher cela ailleurs.

Je n'ai pas besoin de vous le dire, messieurs, vous le savez mieux que moi, peut-être; celui qui vous a réunis, ce soir, à ce banquet splendide, M. Desbarats, appartient à cette dernière classe d'hommes riches.

Je ne suis pas surpris de voir écrits sur la muraille les noms de tous ces grands hommes dont le travail, l'énergie et l'intelligence ont illustré leur pays; ils sont chez eux dans ces ateliers. Un jour, j'en suis sûr, les Canadiens seront fiers d'écrire à côté de ces noms célèbres celui de M. Desbarats.

La société bienveillante des cordonniers de Québec, célébra, mercredi soir, par un bal, le quatrième anniversaire de sa fondation. Les salles étaient brillantes; les décorations étaient distribuées avec un goût remarquable. La réunion était nombreuse et bien choisie.

## CONCERT, DISCOURS ET BAL.

L'Union typographique Jacques Cartier a célébré, mercredi, le 18 courant, l'anniversaire de la naissance de Benjamin Franklin, le pionnier de la typographie en Amérique. Il y eut concert, discours et bal à la fin. Le président de la société, M. Thériault, ouvrit la soirée par quelques paroles bien appropriées à la circonstance, il exposa le but de la société qui était de promouvoir le bien-être et l'avancement matériel et intellectuel des ouvriers typographes. Il lut ensuite une lettre d'excuse de M. Ovide Perrault qu'une indisposition privait d'assister à cette fête.

M. B. Devlin, l'éloquent criminaliste, fit l'histoire de Franklin qu'il termina par un éloge flatteur de M. Lovell, l'éminent imprimeur de Montréal.

Le chant sous la direction de M. Boucher ne laissa rien à désirer. Il suffit d'ailleurs de nommer les artistes, Mme. Boucher, Mlle. Jacques, MM. Lavoie, F.X. Thériault, T. Hurst et Cherrier.

M. L. O. David prononça dans le cours de la soirée le discours suivant:

Un jour un sacristain de Harlem du nom de Coster, se promenant dans le bois, s'amusa à tailler des lettres en relief dans des morceaux d'écorce. Rendu chez lui il eut l'idée d'imbiber ces lettres d'encre et de les appliquer sur des feuilles de papier. Le résultat était naturel et peu difficile à deviner en apparence, et pourtant Coster venait de faire la plus brillante découverte des temps modernes. De ces lettres de bois on fit des lettres de plomb et d'étain; Gutenberg parut et l'imprimerie fut définitivement placée parmi les chefs-d'œuvres de l'humanité.

Comme toutes les grandes choses, les œuvres durables, l'imprimerie grandit dans la persécution en dépit des préjugés et des superstitions ligées contre elle. Pendant que certaines nations la proclamaient une chose divine, d'autres la déclaraient une œuvre du démon, et les rois, obéissant à de fortes pressions, la faisaient supprimer dans leurs royaumes comme une innovation dangereuse et inutile.

Qu'on me permette de dire qu'en présence de cet aveuglement des hommes, qui se répète si souvent dans l'histoire, il est bon de réfléchir avant de condamner le progrès, lorsqu'il se manifeste sous d'autres formes. Mais il y a toujours eu et il y aura toujours deux partis dans le monde, le parti de l'action, de l'avancement et le parti de la conservation et de la réaction, tous deux utiles et nécessaires, peut-être, pour se contrebalancer et s'empêcher de tomber dans des excès funestes.

Quoiqu'il en soit, l'imprimerie devait triompher et triompha comme toutes les découvertes, les innovations et les progrès par lesquels s'accomplissent dans l'ordre providentiel les destinées de l'humanité. Elle triompha, parce que l'époque était arrivée où Dieu voulait ouvrir en quelque sorte l'éclosion de l'intelligence humaine et permettre à l'humanité de manifester toute sa puissance.

Aussi quel triomphe!

Il y a de cela quatre cents ans. Eh! bien, le monde a plus fait pendant cette courte période de temps, l'intelligence humaine a plus travaillé que pendant tous les siècles précédents. Oui, mesdames et messieurs, ces secrets arrachés aux entrailles de la terre et au mouvement des astres, ces sublimes découvertes dans toutes les sciences, qu'on ne peut se lasser d'admirer, cette curiosité infatigable qui pousse l'homme à tout tenter, à tout oser; tout cela est dû en partie à l'imprimerie. C'est elle qui a centuplé les forces de l'humanité en unissant toutes les parcelles de l'esprit humain éparpillées dans le monde, en concentrant dans un instant, vers un même point, des millions d'intelligences, en jetant dans l'univers depuis quatre cents ans, assez de livres et de journaux pour combler la distance qu'il y a entre la terre et la lune. Voyez-vous cet homme qui vit modestement au sein de sa famille, ignoré du monde et de soi-même? Un jour, en lisant un journal ou un livre, une pensée l'a frappée, une révélation immense s'est faite dans son âme, un mot, une étincelle a suffi pour faire jaillir de cette tête inculte un éclair de génie. Voyez-le travaillant nuit et jour à la réalisation d'un projet plein de gloire et de fortune pour lui et son pays. Multipliez, centuplez cet exemple, faites agir cette étincelle sur des millions d'hommes et jugez des résultats, voyez si après tout les merveilles du dix-neuvième siècle ne se rattachent pas plus ou moins à cette autre grande merveille qu'on appelle l'imprimerie.

Ah! sans doute, le bien n'est pas sorti sans mélange de mal de cette immense découverte. Les rameaux de cet arbre gigantesque qui ombrage l'univers entier ne portent pas que des fruits de vie; ce n'est pas étonnant, cet arbre sorti de l'intelligence humaine devait nécessairement manifester le caractère de son origine.

Mais en quoi, va-t-on me dire, cela se rattache-t-il à l'objet de cette réunion? La liaison me paraît bien simple. En démontrant la puissance et les résultats de l'imprimerie, il me semble avoir par là même fait voir l'importance du rôle que jouent dans la société ceux par qui s'accomplissent ces grandes choses. Ce sont les imprimeurs et les typographes qui élèvent tous les jours ces montants qu'on appelle des livres, monuments beaucoup plus durables, beaucoup plus admirables que les pyramides et les chefs-d'œuvres de l'antiquité bâtis avec la pierre ou le marbre. Et puis qu'on célèbre, ce soir, l'anniversaire de Benjamin Franklin, j'ai cru devoir parler en commençant des grandeurs de cette imprimerie dont il a été, comme vous le dites, le pionnier en Amérique.

Mais laissons là pour le moment du moins ces pensées un peu sérieuses.

Lorsque le secrétaire de la belle société qui réunit, ce soir, un si nombreux et charmant auditoire, m'a invité à prendre la parole, il m'a dit, pour me décider à accepter cette gracieuse invitation, que les journalistes ne pouvaient refuser aux typographes ce qu'ils demandaient.

Cette pensée me parut pleine de force et d'apropos, bien digne de considération. Des motifs puissants doivent créer des sympathies entre les journalistes et les typographes; ce sont des compagnons de travail; des frères d'armes enfilés sous le même drapeau, marchant vers le même but, vivant de la même vie, mangeant le même pain, et se partageant la gloire et les fatigues de cette immense armée de travailleurs voués au service de la presse.

Si les uns préparent le pain qui vivifie et ennoblit l'esprit humain, les autres le distribuent au monde entier par un miracle de multiplication admirable.

Il faut avouer que les journalistes seraient bien ingrats, s'ils n'avaient pas de sympathies pour les typographes, eux si dévoués, si fidèles et si discrets, toujours prêts à endosser toutes fautes et les erreurs de la rédaction. Vous le savez mes dames et messieurs, il ne se commet pas une bévue dans le journal, il n'arrive pas un accident sans que ce soit la faute du profe, du typographe. Vous lisez cela tous les jours dans les journaux, même dans *L'Opinion Publique*. Les rédacteurs et propriétaires ont tellement contracté l'habitude de tout mettre sur le dos des typographes qu'on voit quelque fois de jolies choses.

Ainsi un journal ayant, un jour, publié le décès d'un homme distingué avec un éloge de circonstance plein de regrets pour le défunt, fut forcé de dire le lendemain que le défunt n'était pas mort, mais ne sachant comment expliquer cette bévue, il finit par dire qu'il s'agissait d'une faute typographique. Un matin, un homme respectable de soixante ans apprit à son reveil par le journal qu'il était devenu père de deux garçons. Désespéré, il courut se plaindre au journal qui se hâta de publier le lendemain, un "erratum ainsi conçu : "Mr. " un tel " nous prie de rectifier une erreur considérable commise à son détriment, parmi nos naissances ; qu'il nous suffise de dire que cela est arrivé par la faute du profe." Pour ne pas réclamer contre de pareilles accusations, il faut posséder un dévouement héroïque. Et pourtant les typographes endurent tout cela sans mot dire, ils acceptent les paternités les plus compromettantes. Mais avouons, aussi, qu'ils jouent, quelque fois des tours terribles à ceux qu'ils n'aiment pas ; c'est si facile de gâter un bel article, une période destinée à jouer un grand rôle, par une coquille monstrueuse. Une lettre de moins ou une lettre de trop, c'est assez pour produire les effets les plus désastreux.

Un homme éminent et très petit avait fait un discours dans un banquet. Le typographe qui composait le passage, où on disait cela, retrancha la lettre dans le mot banquet, en sorte que tout le monde lut le lendemain dans le journal : " que M. un tel avait fait un magnifique discours dans un baquet." Un rédacteur ayant écrit qu'il descendait d'une famille de brave, le profe qui voulait se venger de lui composa " que le malheureux rédacteur descendait d'une famille de braques."

Vous aussi, mes dames et messieurs, vous devez avoir des sympathies pour ceux qui travaillent à votre amusement et à votre instruction pendant que vous dormez si heureusement dans des lits moelleux, qui luttent contre la fatigue et le sommeil pendant de longues nuits, afin que vous appreniez, à votre réveil se qui se passe dans le monde, toutes ces jolies choses qui, sous le titre de naissances et de mariages ont tant d'attraits, pour vous en particulier, mesdames.

Il est vrai que quelque fois il vous arrive de trouver au titre *dans* le mariage d'une de vos amies. Mais vous vous consolez par la pensée que votre amie en reviendra et que si le mariage est une mort, mieux vaut mourir comme cela qu'autrement.

A propos, il me semble que les typographes doivent faire de bons maris ; après avoir supporté pendant des années les caprices et la mauvaise humeur des journalistes, ils peuvent en endurer bien d'autres, leur patience doit être au dessus de toutes les épreuves. D'ailleurs ils ont un avantage considérable sur toutes les autres classes, ils ont étudié tous les caractères. Si l'on ajoute à cela que ce sont souvent de jolis garçons, intelligents et laborieux, je ne vois pas une classe plus qualifiée pour le mariage.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire. Ce mot, c'est un souhait pour vous, messieurs les typographes, un vœu sincère pour votre bonheur et votre prospérité, pour un avenir digne de votre énergie, de votre patience et de vos labeurs. La vie est rude en Bas-Canada, surtout pour ceux qui sont attachés à la presse, le chemin de l'avenir est semé de ronces et d'épines, on y rencontre plus d'entraves que d'encouragement. Mais les épreuves de la jeunesse depuis dix à quinze ans lui auront servi à quelque chose, elles lui auront donné l'énergie, la patience et la confiance en ses propres forces. Nous avons, messieurs, dans l'imprimerie, de beaux exemples derrière nous pour stimuler notre courage et nous faire marcher bravement à travers les écueils de la vie. S'il est un état où l'homme apprend à se faire soi-même, à s'élever par le travail et la force morale, c'est bien l'imprimerie. L'histoire a des pages sublimes pour célébrer le génie et le dévouement des grands hommes que l'imprimerie et la Presse ont donnés au monde ; elle raconte avec orgueil comment de protes et de typographes, un grand nombre, devinrent la gloire de leur temps. Les américains nous montrent avec une légitime fierté leur illustre *Franklin*, le patron, le père et la gloire de l'imprimerie en Amérique ; ils nous le représentent, seul, dans son atelier, fondant ses caractères, gravant ses vignettes, composant et rédigeant son journal, et le portant, même, quelquefois, faisant pressentir les splendeurs d'un génie qui devait découvrir les merveilles de l'électricité et les caractères de force et de grandeur morale des fondateurs à jamais célèbres de la république américaine.

L'imprimerie a aussi produit dans ce pays de beaux caractères, de nobles intelligences ; mais pour qu'elle joue le rôle qui lui appartient et qu'elle récompense dignement les services de ceux qui se dévouent ici à son avancement, il faut faire sortir la population de sa malheureuse apathie pour la lecture, il faut lui inspirer le goût des choses de l'esprit, le culte de la pensée. Nous sommes, mesdames et messieurs, une poignée de Français noyée au milieu de vingt nations diverses, ambitieuses, intelligentes et plus ou moins antipathiques à notre nationalité. Nous n'avons rien à leur envier sous le rapport de la noblesse des traditions et de l'origine de la gloire du passé, de la force et de la grandeur des éléments qui constituent une nationalité. Mais de quoi nous servirait d'être enfants de la France, héritiers de sa langue, de sa foi et de ses mœurs, si nous sommes les derniers en Amérique dans la voie du progrès et de la civilisation, si nous restons étrangers aux merveilles qui s'accomplissent autour de nous et au mouvement social, religieux et politique de notre époque ; de quoi nous servirait d'être les plus illustres par l'origine, si nous sommes les plus ignorants ? La véritable noblesse maintenant est celle du talent, du travail et de l'intelligence. C'est par la presse, les livres et les journaux que nous pourrions jouer un rôle digne de notre origine et nous élever au niveau des autres nations dans le domaine des intérêts matériels et répandre sur ce continent l'influence civilisatrice des grandes traditions et vérités dont nous sommes dépositaires. C'est ainsi que la France, notre malheureuse mère-patrie, a été depuis plusieurs siècles le flambeau de l'Europe, le porte-étendard de la civilisation.

La France ! A ce mot, on dirait comme un glas funèbre qui retentit dans nos âmes ! Dans un instant nous allons tressaillir aux accents passionnés de la Marseillaise, ce chant de gloire qui a fait le tour du monde au milieu d'universelles acclamations. Hélas ! les temps sont bien changés ! Pauvre France, elle si grande, si belle, qu'on était accoutumé à contempler dans un nuage d'or, le front ceint d'une auréole de gloire, elle ne nous apparaît, maintenant, que meurtrie et affaîsée, enveloppée dans un linceul, à moitié couchée dans la tombe. Mais chantons quand même la Marseillaise, car la France n'est pas encore morte, et si elle l'était, il faudrait croire à sa résurrection. On pourra brûler ses villes, décimer ses bataillons, ravager ses belles campagnes, détruire Paris même, la capitale du monde entier, mais il est quelque chose qui planera au-dessus de ses ruines : c'est le génie, c'est le cœur de la France. On ne tuera pas cela. Elle trouvera encore des poètes, des écrivains et des orateurs pour jeter aux quatre vents du ciel ses idées civilisatrices, ses sublimes inspirations, pendant que ses généraux iront planter son drapeau ensanglanté et criblé par la mitraille sur les ruines de Berlin.

D'après les témoignages qui ont été produits devant la Cour de Police, il est évident qu'un assaut grave a été commis sur la personne de M. J. C. Robillard, la veille du jour de l'an. Il est étonnant qu'on n'ait pu encore mettre la main sur les brigands. Police, police, que fais-tu ? Qu'est devenu ta réputation qui te fait craindre des malfaiteurs et respecter des honnêtes gens. Certes, lorsqu'un citoyen marquant et paisible, comme M. Robillard, est attaqué si brutalement dans une de nos rues les plus fréquentées, on a le droit de s'inquiéter. Quant à la manière dont certain journal anglais a profité des circonstances pour jeter des soupçons sur la conduite et le caractère de M. Robillard, ce n'est ni plus ni moins qu'odieux. M. Robillard, on le sait, est un homme au-dessus de ces ridicules accusations. Il est connu non-seulement pour la facilité d'écrire et de parler qu'il possède, mais encore pour la moralité de sa conduite.

La veuve de feu Thomas D'Arcy McGee est morte, il y a quelques jours de mort subite. Sa fille revenant d'une soirée, entra dans la porte de sa chambre pour lui parler. Mais la voyant à genoux, son chapelet à la main, elle ne voulut pas la troubler pour le moment. Elle revint quelques minutes après et la trouvant dans la même position, elle lui dit en riant qu'elle mettait bien du temps à faire sa prière, ce soir là, qu'elle désirait beaucoup lui parler. Comme sa mère ne répondait pas, elle s'approcha d'elle et s'aperçut qu'elle était froide, inanimée.

La jeune fille folle de douleur et de terreur, partit en robe de nuit par un temps très froid pour aller chercher le docteur.

Madame McGee avait été avertie par son médecin qu'elle était exposée à mourir subitement ; elle avait une maladie de cœur.

Henry Stuart, avocat de la corporation de Montréal, est mort la semaine dernière à Londres où il était allé pour rétablir sa santé.

C'était un des avocats les plus capables et les plus aimés du Barreau.

C'était un homme de haute et forte stature, d'un caractère doux et bienveillant, d'un excellent jugement.

#### QUEBEC ET LES MANUFACTURES.

Québec est depuis longtemps renommée pour ses fabriques de chaussures. Elle emploie, dans la cordonnerie 1,530 ouvriers ; dans les fonderies et la fabrique de ressorts, 230 ; dans l'ébénisterie 326 ; la tannerie 250 ; la fabrique de caoutchouc, les scieries et les brasseries 210 ; dans la carderie et la fabrication des balais 80 ; dans la confection du ciment et diverses autres industries, 230.

Comme on le voit, ce sont les chaussures qui l'emportent. Ce n'est pas étonnant, les danses et les côtes sont la ruine des bottes et des bottines. Or Québec est la capitale des bals et des côtes.

On lit dans le *Constitutionnel*, des Trois-Rivières : " On parle, parmi nos hommes d'affaires, d'un projet qui ferait des Trois-Rivières un des principaux centres manufacturiers du pays. Il s'agirait de barrer le Saint-Maurice, près de son embouchure, et de faire un pouvoir d'eau presque aussi puissant que celui que M. John Young rêvait d'établir, à Montréal, en barrant le Saint-Laurent. Naturellement il n'y a qu'une compagnie de capitalistes qui puisse songer à entreprendre des travaux aussi gigantesques."

Bravo pour ceux qui veulent exécuter cette grande entreprise. Le *Constitutionnel* nous apprendra bientôt, nous l'espérons, le noms et le succès de ces hommes.

Un voyageur raconte, dans le *Journal de Québec*, des choses intéressantes.

En voici un exemple :

#### ÉPISEDE DES ANCIENS TEMPS.

" Ainsi voguait aux jours héroïques de la Grèce le commandant de l'Argo, Jason, en quête de la toison d'or."

C'était vers le printemps de 1759.

La flotte anglaise remontait lentement le fleuve Saint-Laurent pour aller mettre le siège devant Québec. La tradition répète que, vis-à-vis de Saint-Thomas de la Pointe-à-la-caille, le général Wolfe fit mettre à terre un détachement assez considérable, lui donnant ordre d'explorer le pays. Le détachement poussa des reconnaissances jusque sur les bords de la Rivière-du-Sud, brûlant sur son passage plusieurs granges et quelques maisons. La population, avertie à temps du

débarquement des Anglais, avait traversé la rivière et gagné les bois. Un seul être humain, paraît-il, était resté du côté envahi : c'était un trainard arrivé trop tard pour s'embarquer dans le dernier canot. Les Anglais approchaient : il fallait prendre un parti. Notre retardataire ne fait ni une ni deux, il empoigne son fusil et se jette, après l'avoir mise à l'eau, dans une grande cuve laissée sur le rivage pour les fins de la lessive de famille..... et vogue la galère.

Par malheur, la galère voguait mal et le timonier avait beau s'aider de ses mains, la traversée s'opérait très-lentement. Par malheur, encore, les Anglais avaient vu le fugitif s'embarquer et les voilà qui se mettent à tirer sur la cuve au grand déplaisir de son passager qui fut plusieurs fois tenté de leur crier : " Ah ! ça, prenez garde ; il y a du monde ici."

La traversée fut longue, d'autant plus longue que la cuve avait dû être mise en panne par son infortuné pilote qui ne se souciait guère de se découvrir pour jouer des mains en guise de rames.

Enfin, après un quart d'heure d'angoisses, le fugitif, qui avait sans doute mis le courant, généralement peu traitable, au fait du danger qu'il courait, atteignit, sans accident à son navire et à sa peau, l'autre bord de la Rivière-du-Sud ; son premier soin, en mettant pied à terre, fut d'envoyer aux Anglais une dizaine de balles qui ne leur firent, d'ailleurs, aucun mal.

Il y a deux autres versions de cet épisode. Selon la première, le passager de la cuve avait, pendant toute la traversée, rendu coup pour coup aux Anglais, ne se découvrant, cependant, pas plus qu'il ne fallait pour mettre, par-dessus bord, l'envahisseur en joue. Selon la seconde version, deux balles anglaises avaient, dès le début de la fusillade, perforé la cuve d'outre en outre, et le fugitif, malgré son désir de rendre aux Anglais leurs pruneaux, dut, pour ne pas aller voir le fonds, faire, des deux index de ses deux mains, deux tampons pour étancher les deux voies d'eau ; ce qui le mettait dans l'impossibilité absolue et de faire le coup de feu et d'avironner avec ses mains.

#### VOYAGEUR.

En commençant le troisième volume du *Naturaliste Canadien*, l'abbé Provancher fait une excellente étude sur les vices de notre état de société relativement à la cause agricole.

Il faut lire ces choses-là ; on ne peut trop les lire :

L'étude des sciences est tellement négligée ici qu'il n'est pas rare de rencontrer des gens de profession qui ont parcouru des cours classiques, ignorant même jusqu'aux noms de ces sciences ! Que disons-nous ? nous avons rencontré des élèves pour qui, après même leur cour universitaire, les mots d'entomologie, d'ichthyologie, d'erpétologie etc., équivalent à du sanscrit, ou à de l'iroquois ! Ajoutez à cela notre état de société, où l'indépendance de notre fortune est si rare qu'il faut avant tout songer aux ressources de la vie, et où aussi les coteries politiques sont si puissantes, que dans le patronage gouvernemental, le vrai mérite est souvent méconnu, et les postes avantageux accordés à des nullités, et on se convaincra avec nous, que nous n'exagérons rien dans la peinture que nous venons de faire, et qu'il régnait ici un vice dans la direction des études, qu'il faut s'efforcer de faire bientôt disparaître.

On dirait que l'avenir des fils de famille est tout tracé d'avance, aujourd'hui, en Canada, et d'une manière inévitable, comme il l'était autrefois pour les Seigneurs du moyen âge. Alors l'aîné était le grand Seigneur qui devait poursuivre la carrière du père ; le cadet était de nécessité ecclésiastique, et la carrière des armes échait aux autres de la famille. Ici, il faut faire un cours classique, ou ne pas étudier du tout ; et après un cours, quel qu'il puisse être, il faut être ou ecclésiastique, ou avocat, ou médecin ; pour les autres situations, telles qu'architectes, ingénieurs, mécaniciens, dessinateurs, naturalistes, géologistes, etc., et les diverses industries qui requièrent la science, ce ne sont que des exceptions, et, d'ailleurs, on manque pour ces situations des capacités requises.

Ce vide dans nos cours d'étude se fait sentir jusque chez nos hommes d'état. Il n'y a pas d'ignorant pire que celui qui n'a pas conscience de ce qui lui manque. Et si souvent nos hommes placés à la direction des affaires du pays, n'accordent pas la protection qu'elle mérite à l'étude des sciences et arts, c'est que n'ayant jamais entrepris de telles études, ils en ignorent l'importance, et croient qu'on peut sans inconvénient s'en passer. Croirait-on qu'il y a des membres du Conseil d'Agriculture qui ne reçoivent aucune publication agricole ? Or, comment veut-on qu'on puisse convenablement activer le progrès d'un art tel que l'agriculture, si on ne se préoccupe seulement pas de ce qu'on en peut dire, si on ne se rend pas compte de ce qui se fait ailleurs ?... Si on allouait seulement le coût d'un seul mille de chemin de fer annuellement pour encourager l'étude des sciences, avant 10 ans on verrait des savants de tous genres pulluler en Canada ! car plus que partout ailleurs, peut-être, les talents sont ici communs ; et l'encouragement ferait ressortir des aptitudes sans nombre qui demeurent aujourd'hui ignorées et sans utilité. *Espérons du moins, quant à l'agriculture, que bientôt ce département, qui a pour ainsi dire les destinées du pays entre les mains, sera organisé, grâce à la capacité et aux vues larges d'un bon nombre des membres du Conseil qui le dirigent, sur un pied capable de produire tout le bien qu'on a droit d'en attendre.* Espérons que bientôt avec nos écoles et nos fermes-modèles, on aura au moins un musée agricole, où les plantes et les animaux particuliers à notre pays seront spécialement étudiés, pour qu'on puisse connaître lesquels méritent destruction ou protection.

Nous avons trouvé dans un journal étranger, qu'a bien voulu nous communiquer M. Schwob, la spirituelle pièce qui suit :

#### LE TE DEUM DU ROI GUILLAUME.

Honneur, louange et gloire à Dieu de tout mon cœur !  
Les Français sont vaincus, c'est moi qui suis vainqueur,  
C'est moi qui régné et qui décôre,  
C'est moi qui devant Metz pris le commandement,  
C'est moi qui douze fois défis totalement  
La France et la défais encore.

Dieu soit béni ! C'est moi qui suis Moltke et Bismark.  
J'ai seul battu l'Autriche après le Danemark.

J'ai pris le Schleswig, le Hanovre,  
Beaucoup d'autres pays qui m'ont rendu plus fort...  
Et, quand j'eus détrossé Hambourg, Brême et Francfort,  
Merci, mon Dieu ! je fus moins pauvre.

Les peuples seuls en ont pâti. Dieu soit loué!  
J'ai couru de Berlin à Paris en railway,  
Mes uhlands me voyant si preste,  
M'ont suivi, balayant l'ennemi devant eux...  
Mais loin de ressembler aux Français vaniteux,  
Je suis héroïque et modeste!

Nous avons éclipsé le soleil d'Austerlitz,  
Avec mes hauts barons, mes Bavaois, mon Fritz,  
Mes obus, ma peste bovine,  
Nous avons châtié ces gens sans foi ni loi...  
Dieu! que de changements bûclés par moi, par toi,  
Par nous Providence divine!

Nous avons tout grillé, cité, village ou bourg,  
Brûlé Toul et Forbach, incendié Strasbourg  
Tout entier, citadelle et ville;  
Vieillards, femmes, enfants, rien ne nous fut sacré...  
Gloire au plus haut des cieux! Nous avons massacré  
Cent mille Français, deux cent mille!

Nous en tuons encore autant avec bonheur  
Au nom de Jésus-Christ, ton Fils, notre Seigneur,  
Nous réduisons à la besace  
Ce peuple ridicule, en lui prenant son or,  
Ses milliards, sa flotte et ce qui reste encor  
De la Lorraine et de l'Alsace.

Et quand tous seront morts et qu'ils n'auront plus rien,  
Alors,—en attendant, moi, je me porte bien,  
Fritz est là, le temps est superbe,  
Je suis vert et gaillard, je reste sans efforts  
Cinq heures à cheval!—Quand ils seront tous morts  
Dépouillés et couchés sur l'herbe;

Quand Paris que j'ai vu trop beau, vivant et plein,  
Sera plus ennuyeux, plus bête que Berlin,  
Ma capitale solitaire,  
Et qu'il s'écroulera par le feu dévoré!...  
Alors rentrant l'épée au fourreau, je dirai:  
Gloire au ciel et paix sur la terre!

## L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

«Faites vos jeux, messieurs!» reprit le banquier de ce ton nazillard particulier à tous les croupiers de toutes les époques. La partie recommença. Bamboulà, toujours conservant un mutisme absolu, continua à tenter la chance et celle-ci lui fut encore favorable.

Bientôt un véritable monceau d'or s'éleva devant le singulier personnage, sans qu'aucun muscle de sa figure n'eût éprouvé le plus léger tressaillement.

Ont eût dit un automate, habillé de machiné. La fortune de la banque, bien qu'alimentée par les pertes des autres joueurs, s'amointrissait cependant à vue d'œil.

«Il fera encore sauter la banque!» murmurait-on de tous côtés. En ce moment, le quart après minuit sonna à l'horloge du palais. Bamboulà leva les yeux avec une indifférence affectée et parcourut du regard les rangs de la foule amassée en face de lui, derrière les sièges des banquiers.

Au-dessus de la tête de Chaumette, apparaissait le buste d'un homme qui, les deux mains appuyées sur le dossier du fauteuil du banquier, le corps légèrement penché en avant, gardait ses prunelles pâles sur l'heureux Bamboulà.

A peine celui-ci rencontra-t-il ce regard rivé sur lui, qu'il porta l'index de sa main gauche à son œil droit et se frotta doucement la paupière.

L'homme placé derrière Chaumette n'était autre que Saint-Jean, qui venait de quitter Jean et ses compagnons, avec la promesse de se trouver le lendemain à l'hôtel d'Horbigny, pour recevoir Nicolas et Brune, lesquels devaient s'y rendre afin de voir le comte.

Bamboulà prit un louis, et au lieu de le laisser rouler au hasard sur les cases, comme il avait fait pour ses enjeux précédents, il le plaça nettement sur le numéro 5.

Saint-Jean jeta immédiatement un ecu de trois livres sur le même numéro.

Le banquier amena le numéro 7. C'était la première fois de la soirée, depuis qu'il jouait au *biribi*, que Bamboulà perdait. Cet abandon de la chance favorable causa une vive émotion parmi les autres *pointes* et parmi les spectateurs.

Bamboulà ramassa l'or et les billets amoncelés devant lui, mit dans ses poches les louis et les billets et se leva pour quitter la table.

«Il a peur! dirent les uns.  
—Il veut se reposer, dirent les autres.  
—Il va jouer à l'autre table!» ajoutèrent quelques voix.

Bamboulà demeurait debout, devant le tapis vert, et faisant sauter deux double-louis dans sa main.

Hébert et Henriot étaient assis aux extrémités opposées de la table, faisant, leur râteau à la main, l'office de croupiers. Chaumette remua le sac; Bamboulà jeta une pièce à droite et l'autre à gauche. Chacune alla rouler devant chacun des deux croupiers.

«Faut-il placer?» demanda Henriot.  
Le joueur fit signe que oui.

Les croupiers placèrent les double-louis, chacun sur une case portant un numéro différent, mais posés immédiatement devant eux.

Bamboulà fit un clignement d'yeux décelant sa satisfaction et se recula d'un pas.

Chaumette tira la boule; Bamboulà avait perdu cette fois encore.  
Quant à Saint-Jean, il s'était éclipsé derrière la foule entourant la table.

### XVI.—Les deux amis.

Un grand mouvement pareil à celui qui avait accueilli son entrée, accompagna la sortie de l'heureux adversaire de la banque.

La foule pensant que Bamboulà allait s'asseoir à l'autre table, reflua vers le second salon, et le trop-plein de celui-ci se répandit dans le premier.

«Tiens! dit tout à coup Augereau en se retournant. Voilà encore un de nos compagnons du carrabas; celui qui a diné avec nous chez la mère Lefebvre; le matelot qui scandalisait si fort les deux bourgeois, vous savez?»

—Eh! par ici, mon brave!» cria Jean en faisant un signe de la main.

Augereau se se trompait pas. C'était effectivement Mahurec qui faisait alors son entrée dans l'*Enfer*.

Le digne gabier paraissait au milieu de cette compacte aussi à l'aise que sur le pont de son navire.

Son bonnet de laine rejeté en arrière, les épaules effacées, les deux mains dans les poches de sa vareuse, il s'avancait tranquillement sans se soucier des coups de coude qu'il distribuait généreusement à droite et à gauche, marchant sur les pieds de celui-ci, sur les talons de celui-là, bousculant un troisième et fixant sur tous son regard naïf, empreint d'une préoccupation profonde.

Bon nombre de joueurs, froissés rudement au passage, s'étaient retournés en grommelant, mais l'apparence athlétique du matelot, ses bras énormes, ses épaules carrées, sa démarche ferme et assurée faisaient aussitôt baisser les regards les plus furibonds.

Au moment où Augereau l'apercevait, le gabier se retournant sur la pointe de ses souliers, plongeait ses regards dans la direction de l'endroit où se tenait l'homme qui avait échangé avec Bamboulà les signes mystérieux, après lesquels l'heureux joueur avait quitté le *biribi*.

Mahurec se dirigea vivement vers Saint-Jean, mais surpris par l'appel fait par Jean, il se retourna brusquement, et lorsque après avoir adressé au garçon teinturier un clignement d'œil amical, il voulut continuer sa marche, il ne vit plus celui de la présence duquel il paraissait se préoccuper activement.

«Caramba! fit-il avec colère.  
—Venez donc!» cria Jean.

—Espère un brin!» répondit le gabier. Et arrachant une chaise des mains d'un joueur qui se préparait à prendre place, Mahurec s'élança sur le meuble pour être mieux à même de dominer la foule.

Probablement il ne découvrit pas ce qu'il cherchait, car un juron plus sonore que le premier, roula sur ses lèvres et il retomba lourdement sur le plancher avec un geste de désappointement complet.

Celui qui avait si fort attiré l'attention du marin venait en effet de quitter le salon. Se couchant en deux pour mieux se dissimuler au milieu des joueurs, il s'était glissé comme un serpent dans les rangs serrés de la foule et avait rapidement atteint la porte de sortie.

Dans le second salon il se trouva face à face avec Bamboulà.

«Où? fit-il à voix basse et sans s'arrêter.  
—Chez Rosine!» répondit Bamboulà et tournant lestement sur ses talons.

Saint-Jean continua sa marche.

Bamboulà circula un moment dans la seconde salle du *biribi*, puis passa dans celle du *creps*, joua quelques coups insignifiants et comme en raison du peu d'émotion qu'il donnait ce soir-là aux habitants de l'*Enfer*, les regards ne s'attachaient plus sur lui, il atteignit presque inaperçu la porte de sortie donnant sur l'escalier.

Là, il s'arrêta un moment, lança autour de lui un coup d'œil rapide, et bien convaincu que personne n'espionnait sa démarche, au lieu de descendre les degrés, il s'élança vers l'étage supérieur.

En deux bonds, il atteignit le palier. Une petite porte était entr'ouverte en face de lui, il la poussa et entra dans une pièce faiblement éclairée.

Une femme se tenait presque sur le seuil. Cette femme était jeune et jolie, mais ses traits fatigués, son teint fêtré, dénotaient une vieillesse anticipée.

«Vous avez gagné?» dit-il en refermant la porte.  
—Naturellement, répondit Bamboulà.

—Beaucoup?  
—Mille louis.

La jeune femme avança sa petite main: Bamboulà y plaça deux rouleaux d'or.

«Voilà la part de Maillard!» dit-il.  
—Avez-vous besoin de moi? demanda la jeune femme.

—Non. Il est là?  
—Oui.

—Eh bien! va-t'en!»

La jeune femme fit glisser les rouleaux dans la poche de sa robe et ouvrant de nouveau la porte, se faufila lestement par l'entre-baillement du battant.

Bamboulà, après son départ, fit jouer deux verrous dans leurs gâches, et traversant ensuite la petite pièce, il pénétra dans une sorte de boudoir dont les fenêtres donnaient sur le jardin.

Un homme était dans un boudoir: c'était le même personnage qui avait échappé aux recherches de Mahurec, c'était Saint-Jean.

«Tout va bien de mon côté!» dit Bamboulà en se jetant sur un siège.

—Et tout va bien du mien, monsieur le comte!» répondit Saint-Jean en s'inclinant respectueusement.

Celui qui en dépit de son extérieur vulgaire et du singulier nom par lequel les joueurs le désignaient, venait de recevoir le titre aristocratique décelant un homme de condition, se leva brusquement et fit un tour dans la petite pièce.

«Il fait une chaleur étouffante cette nuit, dit-il en s'approchant de la fenêtre ouverte. N'y a-t-il rien à boire ici?»

Saint-Jean ouvrit un meuble et y prit un plateau qu'il déposa sur une table.

«Voici un sorbet qui attendait monsieur le comte,» dit-il en présentant la boisson rafraîchissante.

Bamboulà saisit le verre, mais une réflexion subite le retint sans doute, car reculant ses lèvres qui effleuraient déjà le breuvage glacé, il le tendit à Saint-Jean.

«Bois d'abord, dit-il, et bois-en la moitié.»

Saint-Jean regarda son interlocuteur, haussa les épaules et but.

—Précaution est mère de sûreté!» dit-il en offrant au comte le verre à demi vidé.

Bamboulà avala le restant du breuvage, replaça le vase de cristal sur le plateau et se campant en face de son compagnon qu'il regarda avec une fixité fatigante:

«Nous disons donc, fit-il d'une voix brève, que les lettres du marquis et du vicomte ont été remises aux deux demoiselles?»

—Ce soir, répondit Saint-Jean.

—Et elles ont répondu?

—Cette nuit: je viens de porter les missives.

—Elles consentent à recevoir les amoureux.

—Demain à onze heures.

—Parfait! quant aux épîtres de la Guimard et à celles de la Duthé?

—Elles seront demain dans la journée sur la table de travail des deux jeunes filles.

—Preuves flagrantes d'infidélité, continua Bamboulà en frap-

pant légèrement sur la table, grande émotion, spasmes, vapeurs, colère et tout ce qui s'ensuit. Résultat: refus absolu de suivre les gentilshommes, et comme ceux-ci veulent absolument enlever les demoiselles, ils emploieront nécessairement la violence. Par conséquent: cris: gémissements... On survient: on constate le fait: premières preuves matérielles. Cela marchera comme sur des roulettes!»

Saint-Jean fit un signe de tête affirmatif.

«Des hommes apostés aux environs, afin de devenir des témoins bien authentiques, reprit Bamboulà. Je me charge de ce soin... Henriot, Hébert et Maillard sont libres la nuit prochaine. Je viens de les prévenir, avant de quitter le jeu, que j'aurais besoin d'eux, et ils m'ont fait le signe convenu.

Donc, tout va bien jusqu'ici. Reste le plus important.»

Bamboulà se tut, fit un nouveau tour dans le boudoir, se rapprocha encore de la fenêtre, respira fortement l'air extérieur, puis, le visage pâli et contracté, revenant soucain vers Saint-Jean et lui saisissant le bas, il lui dit quelques mots à voix basse, mais à en juger par l'expression de la physionomie, ces quelques mots devaient avoir une signification terrible:

«Tout est prêt, répondit froidement Saint-Jean.

—Et ce qui concerne le vicomte et le marquis?

—J'ai suivi vos ordres!

—Il ne faut pas qu'il puisse y avoir un doute.

—Il n'y en aura pas.

—Pick doit avoir les preuves.

—Elles seront indiscutables.»

Bamboulà se rapprocha davantage de Saint-Jean et darda sur lui ses prunelles Flamboyantes.

Les yeux ternes du valet soutinrent sans se détourner ce regard de feu.

### XVII.—La métamorphose.

«Donc, tout va bien? reprit Bamboulà après un assez long moment de silence.

—Je le crois, répondit Saint-Jean sans sourciller.

—Demain tout sera fini et nous recueillerons enfin le fruit de nos peines. Bel héritage, de par tous les diables! Belle succession à partager monsieur Saint-Jean! Que dirais-tu de deux cent mille livres comptant pour ta récompense.

—Je dirais que c'est peut-être le valet avec un geste de dédain.

Cependant, dit Bamboulà dont les sourcils se rapprochèrent, il était convenu...»

Puis s'arrêtant brusquement et changeant de ton:

«C'est quatre cent mille livres que je voulais dire, reprit-il. Es-tu content?»

—Oui, dit Saint-Jean avec une sorte d'indifférence affectée. Cela peut suffire pour le présent, d'autant que l'avenir doit être beau.

—Plait-il, fit Bamboulà. Tu dis?

—Je dis que quatre cent mille livres comptant peuvent me convenir relativement à l'héritage. Maintenant il reste deux autres questions à vider!...

—Lesquelles? demanda Bamboulà avec une vivacité extrême.

—Qu'est-ce que le comte de Somme donnera à son fidèle serviteur, le jour de son mariage avec la belle marquise d'Horbigny?

—Ah! ah! fit Bamboulà en souriant. Le vent souffle de ce côté? La marquise t'affectionne, Saint-Jean! Il pourrait se faire qu'elle te gratifiât d'un vingtaine de mille livres, le jour où elle voudra enfin renoncer au veuvage.»

Saint-Jean fit une moue dédaigneuse.

«Je croyais la marquise plus généreuse!» fit-il en ricanant.

Le regard de Bamboulà étincela dans l'ombre.

—«Drôle! dit-il avec un geste de menace. Cesse cette comédie qui me déplaît! Oserais-tu bien m'imposer des conditions?»

—Pourquoi pas? répondit froidement le valet. Ces conditions, je les impose parce que j'en ai le droit, et cette comédie, je la joue, parce qu'il me plaît de la jouer.»

Bamboulà saisit les mains de Saint-Jean et les secoua avec une violence extrême:

«Miserable! dit-il d'une voix étranglée par la colère. Que prétends-tu donc?»

Saint-Jean se dégagea par un geste rapide, sans effort apparent, mais avec une vigueur telle que son interlocuteur, repoussé en arrière, faillit tomber à la renverse.

«Quatre cent mille livres pour l'héritage, dit-il d'une voix impassible, cinq cent mille pour le mariage et un million pour l'enfant de Saint-Nazaire. Cela vous va-t-il?»

Bamboulà ouvrait des yeux énormes: la rage et l'étonnement se peignaient dans ses regards furibonds.

«Ah! fit Saint-Jean avec un sourire ironique, monsieur le comte pensait que j'ignorais l'affaire de la *jolie mignonne*? C'est effectivement une dette de plus pour laquelle je suis son créancier.»

Bamboulà ne répondit pas: le front sombre, les bras croisés sur la poitrine, il semblait frappé de stupeur.

Tout à coup, il se redressa, bondit en avant et décroisa ses bras, il fit briller au-dessus de Saint-Jean la lame aiguë d'un poignard, mais en se précipitant, sa poitrine se heurta contre la gueule menaçante d'un pistolet.

«Précaution est mère de sûreté, j'ai déjà eu l'honneur de le faire observer à monsieur le comte!» dit Saint-Jean d'une voix mielleuse.

Bamboulà jeta loin de lui le poignard qu'il brandissait.

Saint-Jean, toujours impassible, remit dans sa poche le pistolet qu'il en avait tiré par un mouvement rapide. Puis revenant auprès de la petite table, il prit un verre, le remplit d'eau et le présentant à son adversaire qui, les poings serrés, s'était laissé retomber sur un siège:

«Les émotions violentes sont souvent dangereuses, monsieur le comte, fit-il avec un accent de plus en plus railleur. Que monsieur prenne garde de s'y laisser aller et daigne se remettre.»

Bamboulà écarta la main qui lui présentait le verre et se redressant vivement:

«Assez! dit-il d'un ton impératif. Ça, maître Saint-Jean, expliquons-nous catégoriquement. Depuis deux ans que je vous connais, je vous ai toujours vu empressé envers moi, soumis à mes moindres ordres. Il s'est opéré en vous un changement absolu! La cause de ce changement?»

—C'est que l'heure de la métamorphose est venue, seigneur Bamboulà! dit Saint-Jean d'une voix grave.

—De quelle métamorphose parlez-vous, s'il vous plaît?

—De celle qui doit remettre chacun de nous dans l'état qui lui convient: c'est-à-dire moi en haut, toi en bas!

(A continuer.)

AVIS.

DISSOLUTION DE SOCIETE.

AVIS EST PAR LE PRESENT DONNE, que la société ci-devant établie entre WILIAM AUGUSTUS LEGGO et GEORGE EDOUARD DESBARATS...

W. A. LEGGO. GEORGE E. DESBARATS. Montréal, 4 Janv. 1871.

AVIS EST DONNE QUE LE soussigné continuera, sous les nom et raison de LEGGO & CIE., les affaires gérées par l'ancienne société...

GEORGE E. DESBARATS. Montréal, 4 Janv. 1871.



MARCHAND-TAILLEUR

35-RUE ST. LAURENT-35

ET

10-RUE ST. JOSEPH-10

Venez et Voyez.

2-1-h



AVIS AUX CONSTRUCTEURS DE VAISSEAUX.

Des Soumissions Cachetées, adressées au soussigné, seront reçues à ce bureau jusqu'à Samedi, le 4 Février prochain...

On peut voir les plans et spécifications à ce bureau, le et après le 20 courant.

Les soumissions doivent être envoyées séparément, en deux exemplaires, l'un pour le Lake of the Woods...

Les signatures de deux personnes solvables, résidant dans la Puissance, et qui voudront se porter garants pour la due exécution du contrat, devront être apposées à chaque Soumission.

Le Département ne s'oblige pas à accepter la plus basse ou aucune des Soumissions.

Par ordre.

F. BRAUN. Secrétaire.

Département des Travaux Publics, Ottawa, le 12 Janvier 1871.

ON VIENT DE RECEVOIR

Un Bel Assortiment de PORTE-HUILLIERS PLAQUÉS EN ARGENT,

De nouveau Dessain et de première qualité à bon Marché au comptant.

AUSSI

DES BOUTES D'ETAIN VERNIS

De toutes grandeurs et de toutes formes.

CHEZ

MEILLEUR & CIE.

526-RUE CRAIG-526

1-5-11

THOMAS MUSSEN,

Marchand en Gros et en Détail de SOIERIES et POPELINES IRLANDAISES, GANTS D'ALEXANDRE, et autres Fabricants de renom.

TAPIS et PRELATS DE CHOIX. De Velours, Bruxelles ou Tapestry.

ORNEMENTS D'EGLISES, Tentures pour Salons, Franges en Soie, etc.

257 ET 259, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

4 mai 1870. 1877



DÉPARTEMENT DES DOUANES, Ottawa, 16 Décembre, 1870.

L'ESCOMPTE AUTORISE sur les ENVOIS AMERICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 10 pour cent.

R. S. M. BOUCHETTE, Commissaire des Douanes.

L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier.

SI VOUS AVEZ LA TOUX, ESSAYEZ

Le Sirop de Gomme d'Épinette Rouge de Gray. Le Sirop de Gomme d'Épinette Rouge de Gray. Le Sirop de Gomme d'Épinette Rouge de Gray.

Inestimable pour Rhume, Toux, Enrouement, etc. Inestimable pour Rhume, Toux, Enrouement, etc. Inestimable pour Rhume, Toux, Enrouement, etc.

A vendre chez MM. Devins et Bolton, E. Muir, Tate et Covernton, J. Goulden, J. Birks, Drs. Desjardins et Ambrose, rue St. Laurent.

Et chez le préparateur HENRY R. GRAY, Pharmacien, 144, Rue St. Laurent.

1-47-1

GRANDE VENTE DE HARDES FAITES.

- 650 PARDESSUS. 400 PEA JACKETS. 1,000 PAIRES PANTALONS. 800 VESTES. 800 CHEMISES CASIMIR. 1,000 PAIRES CALEÇONS. Etc., Etc., Etc.

Aussi une grande variété de Draps de Castor et Pilot, Draps Français et Anglais, Tweed et Casimir.

REGIS DEZIEL, 131, Rue St. Joseph.

40-6m.

USINES A MÉTAUX DE LA PUISSANCE.

CHARLES GARTH ET CIE., PLOMBIERS, OUVRIERS EN APPAREILS A VAPEUR ET A GAZ...

Fabricants et Importateurs de CUIVRE A L'USAGE DES PLOMBIERS, DES MECANICIENS ET D'OUVRIERS EN APPAREILS A VAPEUR...

On entreprend de faire chauffer les Bâtimens publics et privés, les Usines, les Serres, etc.

En vente aux plus bas prix, toutes sortes de Gaseux, Tasseaux, Pendans, Abat-jours, etc.

Bureau et Usine, Nos. 536 à 542, Rue Craig.

1-47-zz MONTREAL.

L'ALMANACH AGRICOLE, COMMERCIAL ET HISTORIQUE

DE J. B. ROLLAND ET FILS POUR 1871.

C'est l'Almanach le plus complet, et il contient une foule de renseignements utiles.

N. B.—C'est le seul Almanach dont le Calendrier des Fêtes Religieuses soit conforme à l'Ordo.

AUSSI le Calendrier de la Puissance du Canada pour 1871, contenant une liste complète du clergé de la Puissance.

NOUVEAUTÉ! CARTES JACQUES-CARTIER.

Nous venons de recevoir un grand assortiment de Cartes à Jouer avec le portrait de Jacques-Cartier...

J. B. ROLLAND ET FILS, Nos. 12 et 14, rue St. Vincent.

NOTRE-DAME DE LOURDES.

Par HENRI LASSERRE.

Ouvrage honoré d'un bref spécial adressé à l'auteur par Sa Sainteté le Pape Pie IX.

J. B. ROLLAND ET FILS, Nos. 12 et 14, rue St. Vincent, Montreal.

N. COUDERRE, MARCHAND-TAILLEUR, No. 208, rue Notre-Dame, en haut chez MM. BARRET et PRICE.

DRAPS, CASIMIRES ET TWEEDS

de toutes sortes et des goûts les plus nouveaux. Il est prêt à exécuter avec ponctualité toute commande que l'on voudra bien lui confier à des prix très modérés.

Montréal, 4 mai 1870. 18zz

AVIS IMPORTANT.

A cause de l'accroissement rapide de nos ventes, nous avons loué et arrangé le magasin, No. 282 et 284 Rue Notre-Dame...

WHEELER et WILSON et DE OLIAS HOWE.

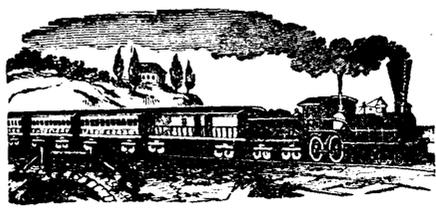
On doit s'en souvenir comme d'un fait de la plus grande importance, que le WHEELER & WILSON est le seul moulin auquel on ait décerné une MEDAILLE D'OR à la dernière Exposition Universelle à Paris.

Le "Daily Witness" le "News" le "Star" et d'autres journaux s'accordent à dire que ce moulin est le plus parfait de tous, et que quoique l'on dise des autres, le WHEELER & WILSON sera toujours le meilleur.

S. B. SCOTT & Co. A MM. S. B. Scott & Cie: 282 et 284 Rue Notre-Dame.

MM.—Nous soussignées Sœurs de Charité, certifions avec plaisir, qu'après un essai de dix années, nous avons trouvé les moulins à Coudre de Wheeler & Wilson, supérieurs sous tous les rapports à tous autres Moulins qu'on emploie dans notre établissement.

Sœur COUTLEE, Sœur BAYEUR, 1-51-d Sœurs Grises Hôpital-Général.



Compagnie du Chemin de Fer le Grand Tronc du Canada.

SERVICE AMELIORÉ DES TRAINS. POUR L'HIVER DE 1870-71.

AUGMENTATION DE VITESSE.

Nouveaux Chars pour tous les Trains Express.

Les Trains partiront maintenant de Montréal comme suit:—

ALLANT A L'OUEST.

Trains de la Malle pour Toronto et les stations intermédiaires... 8.00 A.M. Express de Nuit pour Ogdenburgh, Ottawa, Brockville, Kingston, Belleville, Toronto, Guelph, London, Brantford, Goderich, Buffalo, Détroit, Chicago et tous les points de l'Ouest à... 8.00 A.M.

ALLANT AU SUD ET A L'EST.

Train d'accommodement pour Island Pond et les stations intermédiaires... 7.10 A.M. Express pour Boston via Vermont Central... 9.00 A.M.

Express pour New-York et Boston via Vermont Central... 3.45 P.M.

Express pour New-York et Boston, via Plattsburgh, le Lac Champlain, Burlington et Rutland... 6.00 A.M.

Do do do... 4.00 P.M.

Express pour Island Pond... 2.00 P.M.

Express de Goshan et Portland, et les Provinces d'en Bas, arrêtant entre Montréal et Island Pond à St. Hilaire, St. Hyacinthe, Upton, Acton, Richmond, Brompton Falls, Sherbrooke, Lennoxville, Compton, Coaticook et Norton Mills, seulement... 10.10 P.M.

Il y aura des Chars Dortoirs à tous les trains de nuit. Le bagage sera étiqueté pour tout le trajet.

Les steamers "CARLOTTA" ou "CHASE" laisseront Portland pour Halifax, N. B., tous les Mercredis et Samedis après-midi, à 4.00 heures p.m. Le confort est excellent pour les passagers et le fret.

La Compagnie internationale des Steamers, faisant le trajet en connexion avec le Chemin de Fer le Grand Tronc, laisse Portland tous les Lundis et les Jedis, à 6.00 heures p.m., pour St. Jean, N. B., &c., &c.

On pourra acheter des billets aux principales stations de la compagnie.

Pour plus amples informations et l'heure du départ et de l'arrivée de tous les Trains aux stations intermédiaires et au terminus du chemin, s'adresser au Bureau où l'on vend des billets, à la station Bonaventure ou au Bureau No. 30, Grand'Rue St. Jacques.

C. J. BRYDGES, Directeur-Gérant. 1-46-1f.

Montréal, 7 Novembre 1870.

DÉPOT de la CÉLÈBRE CHAISE HAMAC, CANAPÉ, PLIANT et FAUTEUIL, combinés EN UNE SEULE.

Au Bureau du DOMINION DYE WORKS, 301, rue Notre-Dame, Montréal.

DÉFENSE DE PARIS.

MONTREAL MENACÉ PAR LES GRANDS FROIDS DE L'HIVER.

Afin de se défendre contre les grands froids de l'hiver qui nous menacent depuis quelques jours, laissez vos ordres pour faire monter vos Poêles, vos Tuyaux et vos Fournaises chez

GEORGE YON, FERBLANTIER ET PLOMBIER, No. 241, RUE ST. LAURENT, No. 241. 2me porte de la rue Ste. Catherine.

Vous trouverez aussi à son Magasin un grand assortiment de Tuyaux de Poêles Sonoris, Seaux à Charbon, Chaudières à cendres et toutes sortes de Ferblanteries pour l'usage de la maison.

JAMES FYFE, FABRICANT DE BALANCES.

A remporté à l'Exposition de 1868, tenue à Montréal, une MEDAILLE D'ARGENT de Premier Prix et Diplomat, à toujours en main un assortiment complet de BALANCES de toutes espèces.

1-47-z

24, rue du Collège.

LA POUDRE ALLEMANDE

Est devenue nécessaire à toutes les familles. L'espèce connue sous le nom de Cook's Friend Baking Powder ne peut être surpassée pour sa pureté et son excellence, et donne satisfaction générale.

En vente chez tous les Epiciers.

CHAQUE PAQUET est revêtu d'une ETIQUETTE.

PORTANT cette MARQUE.

Sans laquelle le paquet n'est pas garanti. 1-48-1

NOUVEAU MAGASIN D'APOTHECAIRE,

363, RUE STE. CATHERINE, (Près de la rue Auherst.)

Le Soussigné offre en vente un assortiment complet de Drogueries, produits Chimiques, Parfumeries, Huiles, Bois de Teinture, Médecines Patentées, Brayers, Éponges, Brosses à Cheveux, Brosses à Ongles, Brosses à Dents, Brosses à Barbe, Eau de Cologne, Sauges, Savons de Toilette, en grande variété. Aussi un assortiment de Papeteries, Journaux, Timbres-Poste, etc., etc.

Toutes Prescriptions de Médecins seront remplies avec le plus grand soin.

JAMES GOULDEN, 21zz

Montréal, 26 mai 1870

L. P. DUFRESNE,

MARCHAND DE MONTRES EN OR ET EN ARGENT, BIJOUTERIES, ETC., ETC., 83, RUE ST. JOSEPH, MONTREAL.

Montres et Bijouteries Réparées et Gravées. 1-1-zz

J. D. NORMANDIN,

RELIEUR, REGLEUR ET MANUFACTURIER DE LIVRES BLANCS.

Ouvrages de luxe ainsi qu'ouvrages les plus communs, reliés à des prix très modérés.

Les abonnés de L'Opinion Publique trouveront une bonne occasion de faire relier leur journal à bon marché.

No. 26 RUE ST. VINCENT, MONTREAL. 1-52-zz

NE FAITES USAGE QU'É DE L'EMPOIS DE GLENFIELD

Grandement employé dans la BUANDERIE ROYALE D'ANGLETERRE, Et dans celle de SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR-GÉNÉRAL DU CANADA.

1-47-zz

"The Canadian Illustrated News"

Journal Hebdomadaire

De Chronique, Littérature, Science et Art, Agriculture et Mécanique, Modes et Amusements, Publié tous les Samedis à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS.

SUBSCRIPTION D'AVANCE... \$4.00 par an. PAR NUMERO... 10 Centins.

CLUBS.

Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra \$20, aura droit à six copies pour l'année.

Les abonnés de Montréal recevront leur journal à domicile.

Port: 5 centins par trois mois, payables d'avance par les abonnés, à leurs bureaux de poste respectifs.

Les remises d'argent par un mandat de Poste ou par lettre enregistrée, seront aux risques de l'Éditeur.

On recevra des annonces, en petit nombre, au taux de 15 centins la ligne, payable d'avance.

AGENCE GÉNÉRALE: 1--CÔTE DE LA PLACE D'ARMES--1 BUREAU DE PUBLICATION ET ATELIERS: 319--RUE ST. ANTOINE--319

"L'Opinion Publique"

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Publié tous les Jedis à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS & CIE.

ABONNEMENT... \$3.00 par année Aux États-Unis... 3.50 Par numéro... 7 Centins

Envoi par lettres enregistrées ou par ordres sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal.

ANNONCES... 10 Centins la ligne 1re fois 5 Centins 2me " &c.

Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés.

On ne recevra pas d'abonnements pour moins de six mois.

Tout semestre commencé se paie en entier.

Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'Administration, No. 1, Côte de la Place d'Armes.

Lorsqu'un abonné change de demeure il doit en donner avis huit jours d'avance.

Si l'abonné ne reçoit pas son journal il est requis de porter plainte immédiatement à l'Administration.

FRAIS DE POSTE—ATTENTION!

Les frais de poste sur les Publications hebdomadaires ne sont que de 5 centins par trois mois, payables d'avance au bureau de poste de l'abonné. Le manque d'attention à ce détail, entraînerait une dépense de 2 centins qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Les journaux qui voudront bien échanger avec nous, ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction, devront être adressés à L'Opinion Publique ou aux Rédacteurs, No. 1 Côte de la Place d'Armes, Montréal.

Toute lettre d'affaires devra être adressée à George E. Desbarats, seul chargé de l'administration du journal.

Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.